
Le sport, les sports, un enjeu sociétal multifacette



Par July Robert

Mouvement
écosocialiste



Agir par la Culture

© PAC éditions
Rue Lambert Crickx 5
1070 Bruxelles
Tél. : 02/545 79 11

Éditeur responsable
Pierre Vangilbergen

Président de PAC
Ali Serghini

Coordination de la publication
Sabine Beaucamp
Tél. : 02/545 77 34

Autrice
Judy Robert,
chargée d'études et d'analyses

Commandes
Sung Posier
editions@intrapac.be
Tél. : 02/545 79 18

Graphisme
Vanya Michel

Typographie
STIX Two Text, Elza,
Paralucent & Zagora

Les articles publiés n'engagent
que leurs auteur·ices.

Toute reproduction ou adaptation d'un
extrait quelconque de ce livre,
par quelque procédé que ce soit,
et notamment par photocopie ou
microfilm, ne peut se faire qu'avec
l'autorisation de Présence et
Action Culturelles.

Les « Cahiers en ligne de l'éducation
permanente » sont édités par
Présence et Action Culturelles (PAC)
avec le soutien de la Fédération
Wallonie-Bruxelles.
Disponible en libre accès sur :
<https://boutique.pac-g.be/>

**Le sport, les sports,
un enjeu sociétal
multifacette**

Le sport, les sports...

4

... un enjeu sociétal multifacette

6

// Introduction //

10

**Le sport comme vecteur
d'émancipation sociale**

19

Vert, le sport ?

31

Ce que le sport fait à nos corps

50

**La politique du sport,
le sport politique, sports et politiques**

67

Le sport comme marqueur de classe

81

Ce que le genre fait au sport

5

// Introduction

Les vertus du sport, tant pour le corps que pour l'esprit, ne sont plus à démontrer. La pratique d'une activité physique offre un bien-être corporel et mental recommandé dès la prime enfance. Les grandes manifestations sportives sont d'ailleurs souvent l'occasion pour les autorités de nous rappeler que même marcher, dans nos vies de plus en plus sédentaires, est bénéfique. En outre, le sport ouvre à la sociabilité, à l'écoute de l'autre, à l'apprentissage de la vie en société et au respect des règles. Il peut également constituer un vecteur d'émancipation en permettant aux pratiquant·es de retrouver confiance en leurs capacités. Mais si tout cela est vrai, il est également de plus en plus clair que le sport n'est pas que bénéfique pour les sportif·ves et leur entourage, ainsi que pour notre planète.

Que ce soit dans les médias, les cours d'école ou les clubs, il est commun d'entendre parler des valeurs du sport ou de sa neutralité. Mais qu'en est-il vraiment ? Quelle neutralité lorsqu'on sait que c'est Joseph Goebbels, ministre de l'Éducation du peuple et de la Propagande du Troisième Reich, qui a eu l'idée d'un relais pour la flamme olympique à l'occasion des Jeux olympiques de Berlin en 1936 ? Quelles valeurs lorsqu'on sait le culte de la performance et l'élitisme qui imprègnent les clubs de sport, même pour les enfants les plus jeunes ? Des valeurs qui pourraient parfois demeurer artificielles et qui pourraient n'être qu'un reflet de notre société. Et puisque tout est politique, osons paraphraser Clausewitz en affirmant que « Le sport est la continuité de la politique par d'autres moyens ». Ainsi, qu'est-ce que le sport donne à voir des forces et des faiblesses de notre société ? Entre marketing et démocratisation, sport business et sport bien-être, culte de la performance et solidarité, écoblanchiment et sport nature, machisme et camaraderie, le sport charrie son lot de contradictions, reflet des sociétés dans lequel il évolue.

Dans cette étude, nous allons tâcher de tirer le fil de diverses

thématiques afin d'aborder les enjeux sociétaux du sport et son impact sur la vie de la cité, des populations et de notre planète. En fil rouge, la judokate belge Lola Mansour, entre autres médaillée d'or aux Jeux de la jeunesse de Singapour en 2010, aujourd'hui travailleuse sociale et coach au sein de la Brussels Bresilian Jiu Jitsu Academy (BBJJA) et autrice. Engagée dans les luttes féministes, contre le racisme et les discriminations, elle est, notamment, une des chevilles ouvrières du mouvement #BalanceTonSport. Au fil de ces pages, elle livrera ses sentiments, partagera ses expériences d'athlète de haut niveau et de femme racisée au sein du milieu sportif et de la société.

Notre premier texte est consacré au sport comme vecteur d'émancipation sociale. Encadrée par des travailleur·euses sociaux·ales, la pratique sportive peut être vecteur de solidarité, donner accès à des compétences sociales, à une meilleure estime de soi et même, dans certaines circonstances, rapprocher des communautés. Le sport peut amener des enfants vers l'école, apaiser des situations tendues ou pousser de jeunes adultes sur le chemin de la formation professionnelle pour s'inviter sur le terrain de l'utilité sociale.

7

Les idéaux véhiculés par la pratique sportive, qu'elle soit professionnelle ou de loisir, peuvent sembler en contradiction avec ceux liés à l'écologie. Domination, concurrence et performance vs lenteur, respect de l'environnement, écoute de soi et des autres. Le deuxième article s'interroge sur l'impact environnemental du sport. De la démesure d'événements tels que les Jeux olympiques, la Coupe du monde de football ou le championnat de Formule 1 à l'exploitation des ouvrier·es qui construisent les infrastructures et la destruction des corps des athlètes et de la nature, le sport contemporain semble bien loin de la noblesse qui lui est historiquement attribuée. Une meilleure conscience de ses limites et de son corps, une saine coopération, le développement d'une solidarité et d'un vivre ensemble au sein du monde sont autant de bienfaits qu'une

pratique raisonnée et raisonnable devrait pouvoir permettre dans un souci de *care* à l'égard des sportif-ves et du monde vivant.

Il est assez communément admis que le sport implique de prendre soin de son corps et que sa pratique est bénéfique pour la santé. Dans notre troisième texte, il est question de ce que le sport fait à nos corps. Dans quelle limite sa pratique est-elle raisonnable ? À quel moment cela devient-il problématique de contrôler sa masse corporelle, de vouloir « prendre du muscle » ou de devoir se conformer à des standards ? Quel impact sur les corps, mais aussi sur l'état psychique des sportif-ves ?

La neutralité du sport fait partie de (l'in)conscient collectif. Pourtant, nous allons voir que sport et politique sont intrinsèquement liés. De l'extrême droite à l'extrême gauche, toutes les acteur-ices du spectre politique utilisent, voire instrumentalisent, la pratique sportive pour promouvoir leurs idées. Après avoir présenté plusieurs exemples de ces liens, le quatrième article s'interroge aussi sur la « trêve olympique » ou le double standard entre les athlètes russes et israélien-nes. Les premier-es étant interdit-es de concourir par nombre de fédérations internationales en raison de l'invasion russe en Ukraine alors que les second-es pratiquent en toute impunité malgré les offensives militaires israéliennes contre Gaza. Alors, apolitique, le sport ?

Le cinquième texte se penche sur l'expansion économique du sport comme spectacle, voire comme entreprise. Avec le football comme sport « exemplaire » et les Jeux olympiques comme événement mondial « témoin », il étudie cette évolution et ce qu'elle charrie. Comment la révolution libérale du football a-t-elle transformé ce sport ? Comment la métamorphose des Jeux olympiques en divertissement diffusé en mondiovision a-t-elle modifié son essence ? Et quel impact tout cela a-t-il sur les publics, dans les stades et derrière leurs écrans ?

Quelle place pour les femmes et les minorités de genre dans le sport ? C'est à cette vaste question qu'est consacré le dernier article de cette étude. Lorsqu'elles osent se lancer dans la pratique sportive, comment les femmes sont-elles traitées par leur entourage (entraîneur·euses, kinésithérapeutes, nutritionnistes, etc.), par leurs fédérations et les médias ? Et si les sportives se professionnalisent de plus en plus, qu'en est-il des entraîneuses, des dirigeantes, des journalistes sportives ? Les questions de harcèlement, de santé mentale, d'orientation sexuelle, de violence sexiste ou d'emprise se font jour et elles sont de plus en plus nombreuses à prendre la parole pour dénoncer les dérives de leur milieu. De Simone Biles à Charline Van Snick en passant par Naomi Osaka et la pionnière Amélie Mauresmo, il apparaît évident que le monde du sport est lui aussi imprégné de violences systémiques patriarcales.

C'est sur cette idée de sport respectueux, empreint de valeurs de solidarité, d'entraide, de tolérance et d'ouverture que nous tenterons de conclure cette étude. Car oui, le sport entraîne son lot de dérives tant sur le plan humain que matériel, mais rien n'est perdu et nombre d'initiatives donnent à voir que le sport peut rester une pratique joyeuse et émancipatrice pour toutes.



Le sport comme vecteur d'émancipation sociale

Le sport ne porte pas en lui de valeurs intrinsèques. Néanmoins, bon nombre d'associations, de clubs sportifs et autres collectifs l'utilisent comme courroie de transmission pour contribuer à une meilleure rencontre entre les enjeux individuels et des problématiques sociétales. Du vélo pour aider des femmes à prendre leur place dans l'espace public, de l'escrime comme euphémisation de la violence, du surf pour apaiser les troubles mentaux ou du football pour s'affronter pacifiquement entre communautés, les pratiques sont nombreuses et les idées foisonnantes pour faire du sport un outil de justice sociale. Loin des logiques de compétition et du rendement financier – et sans pour autant tomber dans l'écueil du contrôle social – le sport est dès lors mis au service du bien commun.

10

Avant de nous lancer dans la présentation de quelques-unes de ces initiatives d'émancipation populaire par le sport, gardons à l'esprit que les associations et les collectifs impliqués dans ces processus ne doivent pas porter seul·es la responsabilité de résoudre les problèmes qui ne sont pas ou plus pris en charge par les pouvoirs publics. Ceux-ci ont tendance, ces dernières années, à décharger leurs responsabilités sur le monde associatif (et puis, en cascade, sur les citoyen·nes quand l'associatif ne peut plus suivre). Il s'avère nécessaire que les acteur·ices de terrain restent à leur juste place en tant que viviers d'innovations sociales, en se gardant bien de porter une charge qui ne leur incombe pas. Si ce n'est pas son objectif premier ni une fin en soi, le sport pour contribuer à une meilleure société.

En nous penchant sur des analyses croisées entre le sport et les sciences humaines, nous découvrons les prémisses de cette idée que le sport soit capable de générer des effets bénéfiques pour

ceux qui le pratiquent, au-delà d'une simple amélioration de leur forme physique.

Un des premiers promoteurs de cette philosophie est Thomas Hughes (né en 1822), juriste, homme politique et auteur britannique. Fondateur du *Working Men's College*, une des premières institutions scolaires pour adultes du Royaume-Uni, il est également à l'origine du mouvement religieux appelé la *muscular christianity*. Davantage tendance culturelle que mouvement réellement structuré, elle se manifeste par la promotion du sport et de l'éducation physique comme vecteur de développement du caractère moral. Athlète reconnu durant sa vie scolaire, Thomas Hughes a écrit un roman semi-biographique, intitulé *Tom Brown's School Days*. Il y met en scène un élève de l'école de la Rugby School, une école publique pour garçons où sont prônées des valeurs du développement physique, de l'esprit de combativité et de la sociabilité. Rédigé comme un ouvrage didactique, même s'il prend la forme d'une fiction, l'ouvrage contribue à populariser l'idée que le sport posséderait des valeurs pédagogiques importantes.

11

Comme l'affirme Simon Darnell, professeur adjoint à la Faculté de kinésiologie et d'éducation physique de l'Université de Toronto, « Dans la vision didactique de Hughes, le sport est un programme d'éducation du caractère, destiné à transmettre des valeurs et des habitudes d'autodiscipline, de courage, de respect des autres, d'intégrité, etc. [...] L'influence du roman de Hughes a été exceptionnelle. Il a été le premier à diffuser largement cette promesse que le sport, en particulier pour les jeunes, contribue au bien commun »¹. Il nous semble important de préciser que la vision de Thomas Hughes était conforme à la réalité de son époque et que

1. David Blough, *Le sport des solutions*, Rue de l'échiquier, 2020, p. 34.

les valeurs qu'il prône seraient aujourd'hui qualifiées de problématiques à certains égards. Nous retiendrons néanmoins de lui cette vision d'un sport émancipateur et propagateur d'idéaux de partage et de solidarité.

Pour en revenir à aujourd'hui, nous pouvons pointer qu'il existe à travers le monde de nombreuses associations qui ont fait du sport leur cheval de bataille pour lutter pour un monde plus juste, plus inclusif et plus solidaire. Pour ce faire, toutes mettent en avant un élément essentiel : la co-construction des outils avec les acteur-ices de terrain. Loin de se présenter comme prêcheur-euses de la bonne parole, ces dernier-es se mettent à disposition des personnes qui travaillent au quotidien avec les publics visés afin de créer ensemble des dispositifs émancipateurs destinés à améliorer les bénéfices du sport « traditionnel » et ainsi envisager des progrès, individuels et collectifs. Dans une logique de décroïsonnement et de continuité éducative, la pratique sportive devient ainsi un projet politique pour contribuer à une meilleure prise en compte des enjeux et des problématiques de société. Elle permet d'impacter positivement les parcours de vie en inventant de nouvelles façons d'utiliser le sport.

12

“ Je pense à Bouchra qui nous a rejoint sur base d'un contrat d'article 60. Elle n'était alors pas du tout sportive, mais passionnée de cuisine ! Elle est arrivée du Maroc quand elle avait 12 ou 13 ans, manifestement pas trop scolarisée. Elle avait visiblement été au service d'oncles ou de membres de la famille pour réaliser toutes les tâches quotidiennes. Sans diplôme, mariée à 18 ans, elle immédiatement a eu un enfant. Son ex-mari ne la laissait pas sortir de la maison. À l'issue de son divorce, elle s'est retrouvée en difficulté, maman solo avec un fils. Lorsqu'elle est arrivée à la BBJJJA, nous avons décidé d'intégrer une offre culinaire à nos événements sportifs et lors des compétitions. Nous avons aussi mis en place des ateliers pour les jeunes

athlètes et leurs parents autour de l'importance de l'alimentation et c'est elle qui les anime. L'an dernier, je l'ai accompagnée pour l'obtention du certificat de monitrice sportive pour la mettre dans les meilleures conditions. Ce n'est pas évident, quand on n'a pas eu l'habitude de répondre à un questionnaire ou à des examens, de passer ce genre d'épreuve. Pendant un an, on l'a formée pour qu'elle puisse donner cours dans les écoles. Elle enseigne plutôt aux petits puisqu'elle n'a pas d'expérience en termes de ju-jitsu technique. Par contre, elle a une immense expérience dans l'encadrement des enfants grâce à son parcours de maman. Avec son diplôme, quand on va donner des cours et des initiations dans des écoles, elle peut très facilement donner quelques bases. Récemment, nous avons pu dégager suffisamment de fonds pour l'engager. Nous menons de nombreux projets similaires d'insertion professionnelle similaire. Bouchra adore venir, elle a un sens de l'humour incroyable, elle me fait rire, on voit qu'elle a pris confiance. On essaye de respecter ses passions. C'est aussi grâce à mon expérience dans le haut niveau, car je pense qu'avoir un moteur qui passionne, cela motive à s'impliquer davantage, ça donne plus de perspectives. Et le fait d'être épanoui dans ce qu'on fait, c'est quand même une force. Aujourd'hui, Bouchra fait un peu d'accueil, un peu d'initiation dans les écoles, et passe le reste de son temps de travail dans les cuisines. Et maintenant, son fils est inscrit au club et fait du sport aussi!

13

”

Parmi ces outils : la playdagogie. Imaginée il y a plus de vingt ans par l'association *PLAY International*, il s'agit d'une méthode de pédagogie active et participative qui utilise le jeu sportif comme support éducatif afin de transmettre aux enfants de 6 et 15 ans des messages de prévention et de sensibilisation. Chaque contenu pédagogique est le produit d'un travail collectif entre des partenaires opérationnels (professionnel·les de l'éducation et de l'animation) et institutionnels (expert·es thématiques et scientifiques). Active dans plus de vingt pays à travers le monde, l'association

met en place des projets qui sont construits sur base des besoins spécifiques des publics visés, en fonction des problématiques auxquelles les jeunes sont confronté-es.

Ce projet d'innovation sociale par le jeu et le sport met en exergue le potentiel d'impact social positif, que ce soit sur le capital social, individuel, émotionnel et intellectuel de l'enfant. L'objectif est de « transformer » l'individu ou sa situation, par un renforcement de l'estime, de lui-même et des autres, en favorisant l'inclusion et la tolérance à la différence.

À l'origine active dans des contextes d'urgence et de post-urgences, notamment au Kosovo, en Afghanistan ou encore au Burundi, *PLAY international* a depuis lors aussi déployé ses activités dans des régions en situation de paix. Qu'il s'agisse de développer l'innovation sociale, d'améliorer l'éducation, de lutter pour l'égalité de genre ou de (re)tisser des liens, les perspectives sont nombreuses et les résultats tangibles... pour peu que chacun-e reste à sa place.

14

Comme le dit Marianne Meier, chercheuse à l'Université de Berne, « J'ai pu constater que la réussite d'un projet dépend en partie de son appropriation. Il existe un mot en allemand qui me semble bien retranscrire cette notion : *teilhaben*. Cela va plus loin que l'idée de "participer". Ce n'est pas "J'ai conçu une activité et je laisse les gens y prendre part", mais "On a créé cela ensemble". De mon point de vue, il faut construire un service de la manière dont la communauté veut vivre. Ainsi, le contexte, les normes sociales et culturelles y sont directement intégrées. C'est le meilleur moyen pour qu'un besoin soit pourvu. Cela ne suffit pas qu'un projet soit "cousu main", il faut que ce soit du "cousu main avec". Les personnes doivent être sincèrement considérées comme des ressources et non comme des individus ayant un déficit à combler »².

2. *Ibid.*, p. 128-129.

C'est aussi ce qu'affirme Olivier Percovich, de nationalité australienne, mais ayant grandi en Papouasie-Nouvelle-Guinée, diplômé de chimie et touche-à-tout globe-trotteur à l'origine d'un projet d'émancipation par le skate-board à Kaboul depuis une dizaine d'années : « De mon point de vue, il est indispensable que l'appropriation du projet par la population locale soit réelle. Sinon, on ne fait que proposer des solutions préfabriquées qui n'auront que des effets limités. Vous pouvez imposer vos règles durant un certain temps. Mais si l'objectif est d'apporter un changement positif, il faut accepter de sortir de son cadre et construire un projet qui a du sens pour tous. C'est le meilleur moyen de faire émerger une solution durable dans une réalité locale qui comporte, par définition, ses propres particularités. »³

Le sport au service du bien commun, c'est aussi le leitmotiv d'organismes belges tels que *Younited Belgium* ou *Sport2be*. Le premier est particulièrement exemplatif en ce qui concerne la rencontre entre le sport et l'émancipation sociale. Sous la devise *My Team, My Home*, Younited Belgium propose en effet aux personnes sans chez elles de rejoindre une équipe de football ou de cyclisme, afin de pratiquer ces disciplines collectivement. Encadré-es par des travailleur-euses sociaux-ales, ces expert-es en survie quotidienne qui luttent contre des vulnérabilités liées au logement, à la santé mentale, à la pauvreté, au bien-être ou à des assuétudes rejoignent une équipe sportive, telle un foyer. Le sport devient dès lors le vecteur d'un renforcement de la condition physique, mais aussi de leur réseau social et de la structure de leur milieu de vie. En outre, il permet un renforcement de leur identité positive.

Younited Belgium compte aujourd'hui une quarantaine d'équipes à travers le pays, qui se réunissent régulièrement pour s'entraîner

3. *Ibid.*, p. 128.

entre elles, mais également à l'occasion de tournois où il n'est jamais question de gagnant-es et de perdant-es, mais plutôt de confiance, de force du groupe et de sentiment d'appartenance. Chaque année, les Homeless Devis et les Homeless Flames participent à la Homeless World Cup, qui représente bien plus qu'une Coupe du monde de sportif-ves sans chez elleux. Outre l'évènement, cette compétition promeut dans son sillage l'inclusion sociale tout en rendant l'exclusion sociale visible et discutable dans les villes d'accueil. Elle vise aussi à changer la perception des citoyen-nes sur les personnes sans chez elles.

L'organisme Sport2be, quant à lui, propose des activités sportives mixtes et gratuites à des jeunes de 6 à 20 ans. Iels y tissent des liens avec les entraîneur-euses afin de créer un climat de confiance propice à la découverte de soi et de leurs désirs. Ainsi, toustes les jeunes qui le souhaitent peuvent ensuite être soutenu-es dans une recherche de formation et/ou d'emploi. L'épanouissement qu'offre la pratique sportive permet à ces jeunes de prendre confiance en elleux et d'oser s'émanciper des carcans dans lesquels iels sont souvent enfermé-es par la société. Certain-es jeunes défavorisé-es sont trop souvent mis au ban et privé-es de perspectives, qu'elles soient éducatives ou professionnelles. Avec les capacités qu'iels se découvrent grâce au sport, accompagné-es par des entraîneur-euses formé-es, iels acquièrent des facultés pour oser se lancer et construire un projet professionnel durable.

“ Je pense que le sport peut vraiment être un moyen d'ascension sociale. En France et aux États-Unis, on le voit beaucoup, notamment au niveau des quartiers. En France, avec l'INSEP ou en Amérique du Nord avec les universités, les jeunes peuvent obtenir des bourses d'études universitaires par le sport. Et ensuite, le fait d'être performant en sport te donne accès à des études. Le judoka Teddy Riner a fait sciences-po, par exemple. Ces athlètes, en raison du milieu d'où ils venaient,

n'auraient jamais été admis dans ces écoles s'ils n'avaient pas eu le sport. Il y a quand même beaucoup plus de facilités dans ces pays qu'en Belgique. En Belgique, c'est plutôt l'inverse. Si tu te lances dans un sport professionnel, c'est bien plus compliqué de mener d'autres projets en parallèle.

”

Le sport ne porte pas de valeurs, qu'elles soient bonnes ou mauvaises. Une certaine idéologie voudrait néanmoins que le sport soit éducatif par essence et qu'il suffirait de le pratiquer pour apprendre à vivre ensemble et intégrer des comportements vertueux, sur et en dehors des terrains sportifs. Difficile cependant à envisager lorsqu'il est avant tout fait de rivalité et de dépassements, de soi et des autres.

Néanmoins, prise dans son essence même, la pratique sportive peut devenir un outil sans égal d'émancipation personnelle et collective. David Blough, expert du secteur humanitaire, de l'économie sociale et solidaire et porteur de projets dédiés à l'utilité sociale du sport, affirme toute l'utilité du sport tout en indiquant que « concevoir le sport comme une finalité en soi limite de facto son potentiel. Pour franchir un premier cap, il faut l'envisager comme un prétexte pour capter un public. Place à l'éducation par le sport [...] prise de responsabilités dans l'organisation de l'activité, accès à des cours de soutien ou à des ateliers de sensibilisation après l'entraînement, etc. Votre appétence grandit ? Ça tombe bien, on peut passer à un deuxième palier : l'éducation à travers le sport, où celui-ci n'est pas utilisé comme un support éducatif, mais employé comme un levier de transformation sociale ».

17

Les diverses et nombreuses associations d'éducation populaire à travers le monde qui travaillent par le biais du sport parviennent à penser une interaction entre le sport et l'éducation, afin de proposer un nouvel imaginaire aux personnes pratiquantes. Le but ? Leur offrir ainsi des pistes de réalisation personnelle,

au sein de structures dont l'objectif ultime est de favoriser un changement social. De l'apprentissage du vélo à des femmes en situation de migration à Fribourg-en-Brisgau (Allemagne) pour gagner en mobilité à des séances d'escrime dans une maison d'arrêt et de correction à Thiès (Sénégal) pour tenter de canaliser la violence pour ceux qu'elle risque de déborder en passant par des matchs de football à São Paulo (Brésil) pour aborder les questions de genre et des violences sexistes et sexuelles, le sport est un levier d'éducation et de transformation sociale sans précédent.

Vert, le sport ?

La relation entre le sport et l'environnement est à double sens. Le sport a un impact direct sur le milieu naturel dans lequel il est pratiqué. Par ailleurs, l'environnement et, plus largement, le dérèglement climatique, ont aussi des répercussions sur la pratique sportive et les corps des sportif-ves. Alors que la planète brûle, que les eaux montent, que les sols s'assèchent et que les populations subissent des événements météorologiques de plus en plus intenses, et quoi qu'en pensent nos dirigeant-es souvent hors sol lorsqu'il s'agit de prendre des mesures systémiques, l'heure devrait être au ralentissement et à la sobriété. Or, le sport, qu'il soit amateur ou professionnel, c'est la quête de performance, de dépassement de soi et/ou des autres. Toujours plus haut, plus fort, plus loin, plus vite, tout l'inverse de cette sobriété vers laquelle nous devrions tendre. Et pourtant, l'exercice du sport peut-il faire l'impasse d'une prise en considération des luttes écologiques, tant pour ses pratiquant-es que pour la pratique elle-même ? C'est cette relation bidirectionnelle que nous allons analyser pour tenter de savoir si ce n'est pas un peu l'histoire du serpent qui se mord la queue. Le sport, à la fois coupable et victime ?

19

Des effets du sport sur l'environnement...

Dans sa version moderne, le sport est intrinsèquement lié au capitalisme, comme nous pouvons le constater au travers des différents textes qui jalonnent cette étude. Et donc, tous deux ont une influence importante sur l'équilibre de notre planète ainsi que sur le dérèglement climatique. Le sport est à l'image de notre société, son empreinte écologique ne cesse d'augmenter.

Le sport dit « de loisir » impacte l'environnement à divers égards, mais c'est évidemment le sport professionnel qui se taille la part du lion. Les sportif-ves amateur-ices, quelle que soit leur

pratique, influent sur le milieu où iels pratiquent. La voiture est souvent au cœur de leurs déplacements, leur alimentation, plus conséquente que celle des personnes sédentaires, représente une part plus importante d'émission de gaz à effet de serre, leur équipement (vêtements, matériaux utilisés, etc.) contient souvent de nombreuses substances chimiques et est très (trop) souvent renouvelé, leur pratique peut avoir des influences néfastes sur la biodiversité, notamment en raison de l'utilisation d'engrais sur les terrains de sport ou la pollution qu'engendrent certains sports nature, etc. Entre déchets et pollutions, entre matériel à durée de vie limitée, emballages pour boissons et nourriture sportive, infrastructures et autres déplacements, difficile de faire du sport sans polluer et influencer directement sur le dérèglement climatique.

Le sport professionnel, devenu spectacle sportif, provoque des dégâts écologiques bien plus conséquents. Ce n'est pas pour rien que, ces dernières années, les grandes instances internationales ont adopté des discours qualifiés de *greenwashing*. Les organisations sportives parlent de « réduction de la pollution », de « compensation », de « réutilisation » ou encore d'« écogestes » pour verdir leur image, mais dans les faits, tout comme le capitalisme dans lequel le sport professionnel s'inscrit aujourd'hui⁴, il ne s'agit, nous allons le voir, que de verdir le discours. Comme l'affirme l'ancien joueur de tennis Valentin Sansonetti, « Le capitalisme s'efforce de prétendre qu'il peut réparer les dégâts qu'il cause, tout en criminalisant les comportements prétendument "irresponsables" de la classe laborieuse. Les institutions sportives obéissent à la même logique. Le sport engendre des saccages environnementaux alarmants? Aucune inquiétude, il sait s'adapter! »⁵ L'argument écologique est devenu un axe de communication important, tant pour les institutions internationales

4. Voir à la page 67: « Le sport comme marqueur de classe ».

5. www.revue-ballast.fr/sport-et-capitalisme-vert-des-records-quoi-quil-en-coute/

que pour les clubs, les fédérations et les villes d'accueil des grands spectacles sportifs. À coups de projet *Green Goal*⁶, de promesses de «Jeux verts», de plan *Football for the Planet*⁷ et autres engagements pour la neutralité carbone, l'évaluation de l'empreinte écologique des événements sportifs est devenue la norme, sans pour autant ni réduire l'impact environnemental de ces derniers, ni modifier la ligne directrice qui tend à toujours plus de gigantisme.

Par ailleurs, les grandes institutions sportives ont également déployé, aux côtés de leurs discours solutionnistes, une vaste campagne de communication laissant entendre que les fans de sport et autres spectateur·ices seraient autant responsables de la destruction de la planète. Une autre manière de se dédouaner, en quelque sorte, en les incitant à de multiples petits gestes individuels plutôt que de se remettre en question. Ici aussi, le parallèle est aisé entre ces institutions et la société capitaliste. Triez vos déchets, co-voiturez, utilisez les transports en commun, ne vous chauffez pas trop en hiver, nous dit-on... pendant que par ailleurs se poursuivent les grands investissements dans les entreprises et le capital carbo-industriel ! Ainsi, la FIFA incite les spectateur·ices à consommer leurs boissons dans des gobelets recyclables, mais organise la dernière Coupe du monde au Qatar dans des stades climatisés en raison des températures extrêmes ! Et attribue la Coupe du monde 2030 au Portugal, à l'Espagne et au Maroc, tout en décidant de délocaliser certains matchs en Amérique du Sud pour fêter les cent ans de la première édition du mondial ! Des décisions en vrais pieds de nez à toutes

6. Projets mis en place lors de différentes Coupes de monde de football afin de rendre l'événement économe en énergies. À titre d'exemple, 1,2 millions d'euros ont été attribués à ce projet lors du mondial en Allemagne et en Autriche.

7. Programme environnemental mis en place par la Fifa qui vise à réduire les impacts environnementaux néfastes de ses opérations et à sensibiliser les publics aux enjeux du développement durable.

les directives de sobriété prônées dans les discours et autres programmes de verdissement du sport-spectacle. Et cela, sans compter l'augmentation du nombre de Grand Prix de Formule 1, la multiplication des délocalisations de matchs de football pour aller toucher de nouveaux publics ou encore l'attribution des Jeux asiatiques d'hiver à l'Arabie saoudite...

Plusieurs éléments essentiels peuvent être mis en avant lorsqu'on se questionne sur les conséquences directes qu'a le sport professionnel sur l'environnement et le climat. Ses principales sources de pollution peuvent être identifiées dans trois grandes catégories : déplacement et mobilité, infrastructures, marketing et sponsoring.

Les déplacements sont au cœur de la problématique. La multiplication des grands événements internationaux implique inévitablement de nombreux déplacements, que ce soit pour les sportif-ves ou pour les spectateur-ices. L'Euro 2020 de football a été organisé par onze villes hôtes situées dans onze pays différents. Pour peu qu'un-e fan italien-ne ait souhaité suivre son équipe de la phase de poule à la finale, elle aura circulé de Rome à Londres, puis vers Munich avant de retourner à Londres pour la demi-finale et la finale ! Selon les événements, entre 65 % et 80 % des émissions des grands événements sportifs sont issues du transport aérien. Dans le quotidien du sport de compétition, les transports à fortes empreintes environnementales restent majoritaires, qu'il s'agissent de l'avion, de la voiture ou du bus. Si l'avion reste le grand privilégié en raison des distances toujours plus importantes à parcourir dans des délais toujours plus courts en raison de la multiplication des compétitions, il pourrait régulièrement être évité. On se souviendra de la polémique du char à voile au PSG. Alors qu'en conférence de presse, un journaliste lui reprochait d'avoir pris l'avion avec son équipe pour un déplacement à Nantes, l'entraîneur Christophe Galtier avait répondu

ironiquement « Ce matin, on a discuté avec la société avec laquelle on fait nos déplacements pour savoir si on ne pouvait pas se déplacer en char à voile », suscitant un gros éclat de rire de son capitaine, Kylian Mbappé, assis à ses côtés. Cette réaction avait entraîné nombre de réactions, tant du monde politique que de la société civile. Et que dire de l'équipe de Manchester United qui, en octobre 2021, avait pris l'avion pour se rendre à Leicester, à 160 kilomètres par la route, pour un vol de dix minutes chrono. Cette appétence pour les voyages en avion n'est pas sans lien avec les contrats de sponsoring de ces différentes équipes, nous y reviendrons.

La question des infrastructures est également considérée comme centrale. Qu'il s'agisse de la construction de stades et autres enceintes ou de la rénovation de bâtiments existants, l'empreinte écologique est importante. D'autant que, pour un certain nombre d'entre elles, leur usage ne se limite qu'à quelques événements sporadiques, et tombent ensuite à l'abandon. En outre, ces constructions engagent souvent de profondes modifications de l'environnement sur lequel elles s'implantent. En 2014, les Jeux olympiques d'hiver se sont déroulés à Sotchi, une station balnéaire russe. Outre les enjeux liés au climat peu propice aux pratiques hivernales, « implanter les JO dans cette région a demandé des travaux colossaux, souvent au prix de la qualité de vie des autochtones et du paysage. Pour deux semaines de compétitions, 400 km de routes, 70 ponts, 12 tunnels et un aéroport en plein milieu d'un espace naturel ont été érigés. Une partie des infrastructures nécessaires à la tenue de l'événement ont été construites dans des parcs nationaux ou des réserves naturelles. Les espaces verts du centre ont été détruits pour laisser place à 41.000 chambres d'hôtel », ⁸ peut-on lire dans un décryptage de *La Fabrique Écologique*.

8. www.lafabriqueecologique.fr/competitions-sportives-et-ecologie-un-mariage-impossible/

La question du sponsoring est également importante, tant les accords commerciaux des clubs et autres institutions avec la grande industrie du gaz et du pétrole, notamment, sont importants. Comment être crédible lorsqu'on tire une grande partie de ses revenus d'accords conclus avec les entreprises les plus polluantes de la planète ? Le plus gros sponsor de la FIFA (Fédération Internationale de Football Association) et la CONCACAF (Confédération de football d'Amérique du Nord, d'Amérique centrale et des Caraïbes) est le géant Aramco, première compagnie pétrolière au monde, alors que les plus grands clubs de football arborent sur leur maillot les noms d'Emirates, Eithad Airways et Qatar Airways. Alors que la Formule 1 a depuis de nombreuses années interdit la publicité pour le tabac et tout partenariat avec cette industrie mortifère, pourquoi ne pas envisager ce même type de mesure pour les entreprises néfastes pour l'environnement et l'avenir de notre planète ? Mais ce serait priver l'entreprise sportive d'une source inestimable de revenus, et donc envisager une refonte totale du système.

24

Des pistes existent pour faire bouger les lignes, mais pour que cela advienne, le sport professionnel devrait s'émanciper de sa logique capitaliste. Comment ? En réduisant sa pollution et donc le nombre de ses événements, notamment, en ne faisant pas la publicité de produits et de modes de vie qui aggravent le problème, en privilégiant la vente de tickets aux spectateur·ices locaux·ales, en concentrant ses grands championnats et autres Jeux en un seul endroit, etc. Néanmoins, tant que les logiques commerciales sous-tendent l'activité sportive professionnelle, cela risque de rester un vœu pieux.

... et de l'environnement sur le sport et les athlètes

Le risque thermique est l'élément le plus tangible de l'influence

de l'environnement sur la pratique sportive. Ainsi, comme le démontre l'Observatoire québécois du loisir⁹, il est largement documenté aujourd'hui que les risques d'épuisement ou d'autres problèmes de santé sont accrus lors des périodes de fortes chaleurs. Si les facteurs personnels tels que l'âge, la condition physique ou encore l'état de santé général de l'athlète sont à prendre en considération, une température élevée lors de la pratique peut entraîner de fâcheuses conséquences. En outre, la chaleur influence également grandement les performances des sportives, notamment en termes d'endurance. À l'analyse des 2100 études publiées entre 1995 et 2021, l'Observatoire constate que la chaleur extrême affecte les compétences de l'athlète, favorise les erreurs, les mauvaises décisions et une certaine agressivité. Selon l'Institut de Recherche bioMédicale et d'Épidémiologie du Sport, il n'y a pas de seuil physiologique contraignant pour la pratique sportive en soi, mais le risque est continu dès lors qu'on s'éloigne des températures de confort. Pour un effort prolongé, un marathon par exemple, la température idéale tourne autour de 10°, tandis que, pour un effort à haute intensité, elle est d'environ 23°. En 2014, l'Open d'Australie s'est déroulé au cœur d'un épisode de canicule, les températures dépassant les 41° alors que les joueur-euses tapaient la balle en plein soleil. Plusieurs d'entre eux ont été victimes de malaises, contraint-es à l'abandon alors que plus de 1000 spectateur-ices ont dû être pris-es en charge en raison de coups de chaleur au cours de la quinzaine. Au-delà d'une température extérieure de 32°, la santé des sportif-ves est potentiellement mise en danger.

25

La qualité de l'air est un autre élément impactant les sportifs-ves. L'effort physique augmente la fréquence respiratoire et le débit, ce

9. https://oraprdnt.uqtr.quebec.ca/portail/docs/FWG/GSC/Publication/4177/34/14974/1/634275/7/O0005021023_Fiche_9___Orr_et_al._2022.pdf

qui augmente la quantité de polluants inhalés et les fait pénétrer plus profondément dans le système respiratoire. D'après une étude menée par Greenpeace¹⁰, les doses de polluant atmosphérique inhalées pendant une activité physique sont de quatre à dix fois plus élevées qu'au repos. Par exemple, lors d'un marathon, « un athlète courant à 70 % de sa capacité maximale d'absorption d'oxygène pendant la durée d'un marathon (environ 3h) inhale le même volume d'air qu'une personne sédentaire en deux jours »¹¹. D'ailleurs, des athlètes de haut niveau, dont l'Éthiopien Haile Gebrselassie, ont renoncé à courir le marathon des Jeux olympiques de Pékin en 2008 en raison du taux élevé de pollution. Asthmatique, il craignait grandement pour sa santé.

Si les athlètes subissent ces changements climatiques, certain-es d'entre eux pourraient simplement ne plus pouvoir s'adonner à leur pratique. On pense notamment aux sports nautiques ou aux sports de montagne qui sont directement impactés par les modifications que subit l'environnement. Pour les premiers, la qualité de l'eau, la hausse du niveau de la mer et les submersions marines, l'érosion côtière encore le réchauffement des océans pourraient à moyen terme empêcher la pratique de nombreux sports. Comme on peut le lire dans un rapport documenté de WWF France¹², le bon déroulement de ces activités dépend de plusieurs conditions environnementales : des plages accessibles et non polluées, des eaux non contaminées, des clubs de sport et des équipements en sécurité, des sentiers stables aux abords des falaises, des voies d'escalade sécurisées, des forêts préservées des risques d'incendie, des températures acceptables pour limiter le risque de coups de chaleur et de noyades.

10. Greenpeace, *La pollution de l'air s'impose sur le terrain de foot*, 2018.

11. https://journals.lww.com/acsm-msse/Fulltext/2010/03000/Effect_of_Air_Pollution_on_Marathon_Running.25.aspx

12. www.wwf.fr/sites/default/files/doc-2021-07/02072021_Rapport_Dereglement-climatique_le_monde_du_sport_a_plus_2_et_4_degres_WWF%20France_4.pdf

Pour les seconds, la hausse des températures menace doublement l'enneigement : la limite pluie-neige se situe à une altitude de plus en plus élevée, réduisant les chutes de neige et entraînant une fonte de plus en plus rapide, réduisant d'autant le tapis neigeux. Moins de neige signifie automatiquement moins de sports d'hiver. Mais le réchauffement climatique n'impacte pas uniquement l'enneigement, il augmente aussi certains risques tels que les avalanches de neige humide, les glissements de terrain ou encore la déstabilisation des parois rocheuses. Ainsi, tous les sports de montagne pourraient subir d'importantes conséquences, voire totalement disparaître, dans un monde à +2°... alors que l'immobilisme actuel, malgré les Accords de Paris, tend à prévoir un monde plus proche des +4° à l'horizon 2100. Comme le dit la navigatrice française et présidente d'honneur de WWF France¹³, « Nous en percevons partout les effets : accélération de la fonte des neiges et des glaciers, augmentation et intensification des épisodes caniculaires, multiplication des sécheresses, accentuation des phénomènes météorologiques extrêmes... [...] En tant que sportifs, nous dépendons aussi des éléments naturels amenés à évoluer plus ou moins fortement en fonction des niveaux de dérèglement climatique, et donc des décisions prises pour le contenir et s'y adapter. Quelle skieuse sans neige ? Quel rugbyman ou marathonien à 40 ou 45 degrés ? Quel régatier dans des mers couvertes d'algues toxiques ? Quel kayakiste dans des rivières à sec ? Quels sports de nature dans des paysages devenus arides ? Le climat influe non seulement sur les performances, mais aussi sur la pratique du sport tout court ».

Fin du monde ou fin du sport ?

Et si nous envisagions une troisième voie, résolument optimiste ? Ou pour le dire avec Bernard Andrieu, philosophe du sport, si le sport prônait la coopération et la lenteur ? Celui qui plaide pour

13. Ibid.

le retour de l'écologie corporelle correspondant à une activité physique qui met en avant le plaisir, la connaissance de soi et du milieu dans lequel on pratique, nous invite à la pratique du *slow sport* qu'il définit comme « une pratique corporelle qui cherche la performativité au lieu de la performance. C'est-à-dire la réalisation d'un acte qui correspond à une volonté, pas forcément héroïque mais plutôt relatif à l'amélioration de la connaissance de soi »¹⁴. Si le sport exacerbe la propension de l'être humain à la concurrence, à la compétition et à la performance, une pratique qui serait respectueuse de l'environnement pourrait se détourner du système capitaliste industriel dans lequel elle est actuellement inscrite pour se mettre au service de pratiques physiques imaginatives et sociales. Mais, affirme Fabien Ollier, directeur de la revue *Quel sport ?* « tant que des institutions marchandes extrêmement puissantes, comme le CIO, la FIFA ou l'UEFA, gangrénées par la corruption et les pratiques mafieuses, maintiendront leur emprise propagandiste permanente sur le corps humain, toute tentative d'alternative restera dérisoire. Il importe avant tout de critiquer sans ambiguïté les fondements du sport réellement existant »¹⁵. Cette réinvention du sport sera le « prix à payer » si l'on veut pouvoir continuer à faire de l'exercice physique, que ce soit pour le plaisir ou en compétition, mais surtout, à le faire dans le confort et le plaisir sur une planète préservée.

Certain-es sportif-ves ont fait ce choix, inventant de nouveaux modèles plus durables pour le sport. Comme Andy Simonds, champion de trail qui a refusé de participer aux championnats organisés en Thaïlande en 2022, une course qui venait s'ajouter à un calendrier continental déjà chargé. « Mon empreinte carbone pour 2022 sera d'environ 6,3 tonnes équivalent CO₂, ce qui est déjà trop. L'aller-retour en Thaïlande pour quelques heures de

14. <https://reporterre.net/Et-si-le-sport-pronait-la-cooperation-et-la-lenteur>

15. *Ibid.*

courses m'aurait "coûté" 4 tonnes de plus », expliquait-il sur Instagram. Ou la coureuse de fond britannique Innes FitzGerald, qui en 2022, à 16 ans, a demandé à sa fédération de ne pas la sélectionner pour les Championnats du monde de cross en Australie en raison du lourd bilan carbone du voyage, elle qui ne prend plus que le train ou le bus pour se rendre à ses compétitions à travers l'Europe.

C'est dans cette même impulsion qu'est né le Trail By Train Tour qui réunit des épreuves soucieuses de préserver l'environnement. Tous les lieux de départ sont situés à proximité d'une gare, ce qui permet de réduire drastiquement les émissions des participant-es. Son parrain n'est autre qu'Andy Simonds qui se sert ainsi de sa notoriété pour faire entendre un autre discours. Au même titre que le champion français de trail Xavier Thévenard qui anime des fresques du climat pour sensibiliser ses confrères en marge des compétitions, lui qui a pris la décision ferme de ne plus prendre l'avion pour se rendre sur ses lieux de course. D'autres prennent des décisions plus radicales, comme le navigateur Stan Thuret, qui a purement et simplement décidé de mettre un terme à sa carrière, affirmant que son métier n'était plus soutenable, qu'il s'agisse de ses propres déplacements ou du matériel utilisé pour concevoir des bateaux dont il dénonce le manque de durabilité.

29

Tout cela passera par la sensibilisation, ce qu'ont bien compris les athlètes français qui ont fondé le collectif *Les Climatosportifs*. Fondé en 2023, l'association a pour objectif de sensibiliser le monde du sport à l'écologie. Parmi leurs actions, la conception d'une charte « pour un sportif responsable » dans laquelle les athlètes sont incité-es à réfléchir sur leurs déplacements, leurs régimes alimentaires, le choix de leurs sponsors ou encore leurs équipements. Si les sportif-ves peuvent être vecteurs de changement, un des fondateurs de l'association rappelle que « Il faut prendre en compte que certains sportifs sont précaires

ou que certaines fédérations obligent leurs athlètes à partir à l'étranger. Les athlètes ont un rôle à jouer mais ils sont aussi dépendants des sponsors et des fédérations»¹⁶.

S'il n'est pas étonnant que ce soit les sportif-ves qui pratiquent des activités directement en contact avec l'environnement qui se fassent les porte-voix de ces questions, il nous reste à espérer que leurs propos puissent être entendus par-delà les pratiques, les engagements individuels et atteindre d'autres sphères pour que s'opèrent des changements systémiques.



16. www.carenews.com/carenews-info/news/ces-sportifs-qui-renoncent-a-des-compétitions-pour-protéger-l-environnement

Ce que le sport fait à nos corps

Si l'on interroge la question du sport sous le prisme du corps, ou celle du corps sous le prisme du sport, deux approches peuvent être abordées. La première est davantage politique et concerne le sport moderne comme instrument du capitalisme. Ou comment le corps est devenu un objet à façonner, un capital à faire fructifier dans une quête individualiste de perfectibilité. La seconde approche concerne le corps dans toute sa physicalité et les normes imposées par le sport, notamment de haut niveau. Et de s'interroger sur la place pour une émancipation saine et équilibrée dans le sport moderne.

Avant d'entrer au cœur de notre analyse, il convient de rappeler les origines du sport et surtout, de préciser de quel sport nous parlons. Car si la notion semble pouvoir rassembler une multitude de pratiques, il nous semble important ici de mentionner que le domaine du sport peut être perçu dans un sens très large. Ainsi, parle-t-on de sport professionnel, de sport aventure, de sport loisir ? Et comment distingue-t-on l'éducation physique du sport ? Enfin, pour ce qui nous occupe dans cet article, quel impact ces différentes pratiques ont-elles sur les corps ?

31

Un bref retour historique

L'histoire du sport remonte à l'Antiquité, lorsqu'en Grèce naissent les Jeux olympiques. À l'époque, ce qu'on appelle aujourd'hui le sport est un vecteur d'excellence posant la culture du corps comme accomplissement de soi. Comme le mentionne Isabelle Queval, philosophe et ancienne sportive de haut niveau, « le monde grec antique introduit la question du corps et le souci de soi, favorisant les pratiques corporelles. Philosophes et médecins fixent les principes, diététiques, ablutions, jeux et gymnastiques érigent une culture du corps. La sculpture de soi prend une valeur esthétique et morale »¹⁷.

17. Isabelle Queval, « Éducation, santé, performance, à l'ère de la perfectibilité infinie du corps », *Carrefours de l'éducation*, 32, juillet-décembre 2011, p. 20.

Ce qui caractérise intrinsèquement le sport antique, c'est la recherche d'une adéquation avec la nature dans le souci de soi. Le sportif¹⁸ tient, par sa pratique, à toucher au plus près de l'ordre naturel dans une quête de juste proportion entre lui et le monde qui l'entoure. La pensée chrétienne vient ensuite bouleverser l'ordre des choses. Elle met le corps à distance pour privilégier l'introspection en projetant que le souci de soi est d'abord et avant tout le souci de l'âme. « Radicalisant la distinction âme/corps, la pensée chrétienne, au contraire, met le corps à distance. L'heure est à l'introspection, à la culpabilité, à une conception doloriste de l'effort et à un report du bonheur vers l'au-delà d'une temporalité au vecteur linéaire »¹⁹.

L'ère des Lumières marque un nouveau tournant dans la pratique sportive et dans son lien avec le corps. Au 18^e siècle, la nature cesse d'être la norme pour devenir un horizon à atteindre, mais surtout à dépasser. Terminé le monde fini, il s'agit de s'en affranchir à tous les niveaux. C'est ainsi qu'apparaît la notion de dépassement de soi dans une perspective de marche en avant vers toujours plus. Autrement dit, « ainsi, cette idée si familière "qu'on peut toujours faire mieux", que toute performance humaine est finalement perfectible, dans une perspective de progrès indéfinis et toujours renouvelables, que la nature n'est pas une limite mais bien un seuil à dépasser, à transformer, cette idée, enfin, qu'on peut améliorer la nature initiale prend naissance dans un univers de pensée moderne, bouleversé par les avancées scientifiques et philosophiques dont l'individu contemporain est le reflet »²⁰. L'avènement du capitalisme est venu renforcer cette quête, faisant du souci de soi un projet individualiste et conforme au projet de démesure générale qu'il porte pour la société.

18. Ici au masculin puisque le sport est réservé aux hommes à cette époque.

19. *Ibid.*, p. 20.

20. Isabelle Queval, « Le dépassement de soi, figure du sport contemporain », *Le Débat*, 2001/2, n°114, p. 105.

« Le 21^e siècle, enfin, est celui des savoirs systématisés, de la technique conquérante, de la rationalité appliquée aux activités humaines. Des sciences en plein essor, inventant statistiques et machines, enserrent le corps dans un réseau de mesures, l'éduquent, le comparent, le programment pour des rendements optimisés, utiles à l'usine ou au stade. La performance corporelle se fait témoin de l'amélioration de l'espèce et d'une rationalité autosuffisante »²¹ affirme Isabelle Queval.

Le sport... mais à quelle intensité ?

Parmi les pratiques sportives, il convient de distinguer le sport de haut niveau et le sport d'aventure du sport de masse ou de loisir. Le premier peut être qualifié de pratique corporelle extrême et se caractérise par une pratique intensive de la compétition avec pour objectif la recherche de performance. À cette fin, l'athlète et son entourage mobilisent une importante quantité de moyens physiques, techniques, psychologiques et financiers afin d'optimiser les résultats dans le but de dépasser ses propres limites mais surtout de dominer autrui.

33

“ Il y a nécessité à performer, évidemment. Mais il y a aussi une valorisation de la souffrance dans le sport et de l'idée de se dépasser. La frontière est très mince entre le dépassement de soi et le fait de se faire violence. Il y a quelques temps, j'ai été choquée à la lecture d'un article de presse lors d'un championnat du monde junior de judo. Alessia Corrao, alors une étoile montante du judo, avait terminé septième de la compétition. Or, au deuxième combat, elle s'était fracturé le coude. Elle avait encore gagné deux combats ensuite, malgré la fracture. Et donc l'article valorisait le fait qu'elle ait gagné ces deux combats et qu'elle ait été jusqu'à la septième place.

21. *Ibid.*, p. 21.

C'est donc vrai que cet aspect est très présent. On ne s'écoute pas. Moi, je n'ai jamais appris à me préserver outre mesure, alors que c'est assez contradictoire puisque pour performer, notre corps est notre outil de travail et nous devons en prendre soin. Il n'y a rien de pire que des blessures à répétition. Une grosse blessure qu'on soigne correctement est plus facile à gérer que plusieurs petites blessures qui deviennent récurrentes. Il est très rare de voir des judokates s'entraîner sans tape. Regarde l'état de mes doigts ! Et puis j'ai une côte qui ressort un peu ici, de ce côté et j'ai deux vis de chantier qui soutiennent mon épaule.

Comme l'explique Isabelle Queval, « il y a, en effet, dans la notion de dépassement de soi, le risque physique, bien sûr, vital, celui de l'aventure dans une nature sauvage et imprévisible, mais il y a aussi le risque de l'excès, de la démesure, du déséquilibre encouru par qui tend à l'“exceptionnelle excellence” du sport de haut niveau. Risque de la démesure qui caractériserait dès lors toute quête d'excellence sportive, opposant “bien” et “mieux”, selon l'adage bien connu qui veut que le “mieux soit l'ennemi du bien” ! »²². D'autre part, il y a le sport qualifié de « loisir », qui ne s'inscrit donc pas dans une recherche de performance mais plutôt celle d'un bien-être physique et mental. Ce qui n'exclut pas d'emblée la recherche du dépassement de soi ! Il se caractérise souvent par un rejet de la compétition au sens classique du terme, même si la pratique peut impliquer de devoir se dépasser et de dépasser l'autre. Finir un marathon, aller au bout de son effort en allant puiser dans ses ultimes limites, faire mieux que la fois précédente, suffit à impliquer ce dépassement de soi en marge de la compétition au sens strict et à définir ainsi le sport loisir ou de masse.

22. Ibid., p. 109.

Si l'objectif de l'éducation physique et sportive telle que, notamment, enseignée à l'école reste l'épanouissement et la santé, le sport moderne s'inscrit lui dans une quête de performance et d'excellence en matière de forme physique. Pourtant, lorsque l'on voit comment de nombreux-ses sportif-ves professionnel-les mettent leur santé en jeu au quotidien, qu'il s'agisse de la multiplication des prestations, la pratique en étant blessé-es, le sur-entraînement ou encore le dopage, quelle place reste-t-il encore pour la santé ? Jusqu'où le dépassement de soi et la recherche d'excellence peuvent-ils aller sans mettre le corps à mal ? Est-il possible de viser l'équilibre et le bien-être dans cette perspective de la performance ? C'est ce glissement que nous allons nous attacher à explorer maintenant en nous basant notamment sur les travaux de recherche de Guillaume Vallet, maître de conférences en sciences économiques à l'université Grenoble Alpes, tout en poursuivant notre exploration autour de notions davantage philosophiques. Nous nous pencherons ensuite plus spécifiquement sur les conséquences du sport de haut niveau sur les corps des athlètes.

Aussi, comme nous le verrons dans un prochain texte, sport et capitalisme sont intrinsèquement liés. Et cela n'est pas sans effet sur le corps et sur ce que Guillaume Vallet nomme « la fabrique du corps ». Ce concept pose les bases de la raison pour laquelle, selon lui, le sport finit par avoir un impact pas toujours positif sur les corps.

35

Le marqueur politique sur le corps

Jusqu'au milieu du 20^e siècle, voire même un peu au-delà, la société était structurée selon de grands repères idéologiques qui étaient relativement imposés. On pense à l'adhésion aux grandes religions ou encore au communisme, par exemple. L'avènement du capitalisme est venu bousculer tous ces codes, et ce faisant, modifier les rapports de chacun-e au monde, aux autres, et à

soi-même. Aujourd'hui, l'individu est principalement renvoyé à lui-même dans une société où les modèles de solidarité ont perdu de leur puissance.

L'imprégnation du libéralisme dans la société permet aussi d'expliquer le rapport que les individus ont à leur corps depuis quelques dizaines d'années. En effet, la vision libérale défend l'idée selon laquelle il incombe à chacun-e de se responsabiliser et que ni l'État ni le collectif ne doivent le faire pour nous. Cette pression énorme qui vient reposer sur les épaules de toutes peut conduire à de nombreuses dérives dans la mesure où le corps est perçu comme la première ressource disponible pour s'affirmer. Les individus peuvent – doivent – utiliser leur corps comme interface pour se mettre en avant dans un processus extrêmement individualisé, propre à la société capitaliste.

Ce réinvestissement du corps comme unique ressource, affirme Guillaume Vallet, indique un retournement vers la définition classique du prolétariat « C'est très individualisé. Des débuts de l'industrialisation jusqu'aux années 1970, il existait une force collective émancipatrice pour le travail. Là, ce qui compte, c'est la compétence individuelle, le savoir-être en action – le vôtre, pas celui de quelqu'un d'autre. Que le corps soit un indicateur laisse une chance à certains, peu qualifiés, de reprendre le dessus individuellement en travaillant sur ce capital et d'espérer une mobilité sociale. Pour d'autres, ça peut être un facteur de déclassement ».

Isabelle Queval, quant à elle, parle d'un corps-capital, de *matière-corps* et de capitalisation sur soi, à l'aune d'un 21^e siècle dans lequel les entreprises ont pris une place prépondérante au sein de la société. « [...] il existe un marché de la santé, au sein duquel prospèrent les industries pharmaceutiques et un coût de la maladie qui intéresse les États et les compagnies d'assurance. Ils sont aussi philosophiques et normatifs. L'effondrement des

transcendances ou des références collectives qui structuraient autrefois les identités se traduit, d'une part par l'essor de l'individualisme, d'autre part par un investissement matérialiste – ambivalent toutefois – sur soi, sur son destin individuel et, partant, sur son corps. Le “tout, tout de suite” et l’“ici et maintenant” semblent avoir remplacé la projection des “au-delà”. L'attrait pour la consommation inclut le corps parmi les “biens”. De fait, la “vie bonne” est devenue la “vie longue”, saine, physiquement entretenue, cultivée. Le projet d'une vie réussie s'inscrit paradoxalement dans la matière-corps»²³.

C'est ici que Vallet rejoint Queval dans son concept de corps manufacturé ou de corps-projet. Dans une vision post-matérialiste où ses besoins matériels sont satisfaits, l'être humain aurait tendance à se tourner vers son estime de lui-même et son bien-être personnel. « L'attention individuelle portée au corps s'est encore accrue à partir des années 1950 avec l'idée que la construction de l'identité personnelle était liée à la réalisation de soi. Des chercheurs en sciences sociales, tels que Ronald Inglehart (1997) notamment, ont associé ce processus au développement des valeurs “post-matérialistes” : n'ayant pas vécu directement les restrictions économiques de la Seconde Guerre mondiale, les générations nées juste après celle-ci se tournent vers une consommation davantage culturelle, laquelle s'affranchit de la matière – de là découle l'expression “post-matérialiste” : une fois ses besoins matériels essentiels satisfaits, l'individu recherche la satisfaction de ceux plus orientés vers l'estime de soi et le bien-être, aspiration qui se réalise non pas pour les autres, mais pour soi. C'est dans ce contexte que les activités corporelles se sont massivement diffusées dans la société »²⁴.

37

23. Isabelle Queval, « L'industrialisation de l'hédonisme. Nouveaux cultes du corps : de la production de soi à la perfectibilité addictive », *Psychotropes*, Vol. 18 n°1, p. 27.

24. Guillaume Vallet, *La fabrique du muscle*, L'échappée, 2022, p. 12.

Or, la réalisation et la confiance en soi dans un monde de plus en plus incertain passe inévitablement par le corps puisqu'il est ce dont on dispose en première main, ainsi que le formule Isabelle Queval « D'un point de vue individuel, la sculpture de soi prend une dimension programmatique. Elle se nourrit d'injonctions multiples et répétées entraînant le sujet dans un processus volontariste : être en bonne santé, mince et en forme dépend de soi et s'inscrit dans une représentation de l'existence où le corps flexible répercute un devoir être. La perfectibilité du corps sain est un trait directeur »²⁵.

Les normes sociales aujourd'hui imposent, pour qu'un corps soit accepté et acceptable, qu'il soit en bonne santé. L'humain se sentant de plus en plus vulnérable face au monde tel qu'il est se fabrique un corps qui devient une valeur-refuge pour faire face à notre monde qui gronde. Le sport vient s'inscrire dans une logique de projet que Guillaume Vallet assimile au monde de l'économie car il permet, pour les personnes qui le décident et qui ont le privilège de s'y investir, de gérer et de développer une ressource qu'elles pourront ensuite valoriser comme capital. Ce qu'il nous apprend, c'est que le corps en tant que ressource est façonné par le sport, et que son acceptation sociale dépend de la manière dont il est investi grâce à la pratique de l'exercice physique. Ainsi, par exemple, en va-t-il de la quête du muscle de plus en plus banale, notamment au travers de la fréquentation de plus en plus répandue des salles de sport.

“ Moi, je n'aime pas trop les salles de sport. Pour moi, ce sont plus des salons de beauté pour les muscles. ”

25. *Ibid.*, p. 29.

Avec pour corollaire, pour de nombreux-ses praticien-nes, la conséquence que cette fabrique du corps finit par devenir un projet de vie avec toutes les dérives que cela peut engendrer, du sur-entraînement à la prise de protéines et autres compléments alimentaires en passant par la rupture sociale. Si l'on en arrive à ce point, c'est notamment, toujours selon Vallet, parce que « Le sportif est devenu un symbole de réussite dans une époque marquée par la perte d'influence des grandes figures politiques. Dans de très nombreux pays, la ou les personnalités préférées de l'opinion publique sont des sportifs. Ces derniers incarnant la performance par leur réussite, la recherche de celle-ci est alors visée à leur tour par ceux et celles qui les admirent »²⁶. Et à l'heure des *bullshit jobs*, du désengagement politique, de la perte de repères, du sentiment d'impuissance face à la crise climatique, le sport et le corps en tant que ressource disponible comblent un vide, celui du projet d'épanouissement personnel et individuel tel que vanté par le capitalisme. Ainsi que l'explique Guillaume Vallet, c'est un peu comme si la ressource physique finissait par se retrouver hors de l'individu et que le corps lui imposait de nouvelles règles de vie, tant dans les attitudes à adopter socialement qu'en matière d'alimentation ou de pratiques physiques. D'après lui, ces règles deviendraient légitimes dès lors qu'elles permettent à chacun-e de s'ancrer dans un monde vécu comme angoissant. « D'où l'évolution des pratiques sportives permettant de produire le corps : par exemple, le bodybuilding est moins à la mode qu'il y a vingt ans, au contraire du Fitness, du CrossFit et des sports de combat. Ce glissement montre qu'il s'agit moins d'accumuler quantitativement du capital corporel que de pouvoir l'utiliser au mieux pour être flexible, réactif, en mouvement, et donc s'adapter pour survivre. Le corps est considéré comme l'institution ultime qui nous permettra de « faire face » dans un monde d'incertitude.

26. *Ibid.*, p. 82.

C'est pourquoi, dans le capitalisme néolibéral tel que décrit, le "corps-institution" incite chaque individu à transformer la nature de ce corps, en la faisant évoluer de ressource physique à un capital directement valorisable sur le marché. Ce marché peut être économique (marché du travail) comme symbolique (l'acquisition d'un statut social à travers les interactions sociales, réelles ou virtuelles)»²⁷.

Toujours plus de corps...

Mais le sport, lorsqu'il devient un élément central de la vie, peut entraîner une dépendance physique et mentale qui pousse les pratiquant-es à aller au-delà des limites imposées pour leur corps et entraîner des blessures liées à la surcharge. En outre, de nombreux-ses sportif-ves aujourd'hui, et ce n'est pas sans lien avec le monde capitaliste, absorbent des compléments alimentaires et/ou des produits dopants censés favoriser la prise de muscle, augmenter l'énergie, l'endurance ou les capacités de performance durant un entraînement. Ces derniers peuvent aussi favoriser la vasodilatation²⁸ et ainsi augmenter l'afflux sanguin vers les muscles. Néanmoins, la prise de ces substances n'est pas sans risque et devrait être accompagnée par un suivi personnalisé, ce qui n'est pas toujours le cas. En outre, ils exigent une alimentation adaptée qui n'est pas toujours facile à imposer à son cercle familial ou à adopter en société.

De nombreux-ses sportif-ves amateur-ices témoignent de leur incapacité à faire concorder les deux et leur choix de privilégier leur pratique à leur famille et à leurs ami-es, rupture à la clé. « La question du dopage, et les dérives qu'il incarne, est donc

27. Guillaume Vallet, «Sport : quand le corps devient une ressource à valoriser», *The Conversation*, 9 décembre 2021.

28. Augmentation du diamètre des vaisseaux sanguins.

symptomatique de la dialectique individu/société appliquée au corps. L'envie de montrer les performances que l'on réalise avec son corps semble d'autant plus forte, et d'autant plus facilement atteignable, que le recours au dopage est un "espoir" de certitude dans un monde d'incertitude : il garantit les résultats espérés et facilite la rationalisation visée de l'action individuelle. De ce fait, il participe à la mise en scène sociale de soi : les attentes sociales sont tellement fortes pour montrer que tout va bien et que l'on est performant, que le dopage est cette aide extérieure qui va tout changer pour nous »²⁹.

Néanmoins, et sans aller jusqu'au dopage conscient, la pratique du sport, peut avoir des impacts irréversibles sur le corps. C'est ceux-ci que nous allons explorer dans la seconde partie de cet article en nous basant sur cette affirmation d'Isabelle Querval qui dit « La production du corps performant intègre donc l'expérience familière de la douleur comme une condition de possibilité de l'excellence. Si le plaisir est présent, s'il est indéniable au terme de l'effort récompensé, de la victoire, s'il transparaît dans cet accomplissement de soi qu'est une carrière sportive, la médiation de la douleur, du sacrifice, de la blessure parfois, des cicatrices, existe comme un passage obligé de cet accomplissement. D'autant que des phénomènes de dépendance à l'effort peuvent survenir, soit du fait de la production d'endorphines, les *hormones du plaisir*, lors d'épreuves longues comme le marathon, soit dans le cadre d'une symptomatologie où le corps instrumentalisé du sportif traduit l'obsession de maîtrise jusqu'à l'auto-agression »³⁰.

Mais comment trouver ce juste équilibre entre le bien et le mieux, entre l'équilibre et la performance, mais surtout, comment respecter son corps dans la pratique ? D'autant que ces modèles

29. *Ibid.*, p. 158.

30. *Ibid.*, p. 35.

évoqués plus haut sont loin d'être irréprochables en matière d'écoute et de respect de leurs corps. On pense à la gymnaste américaine Kerri Strug, qui lors des Jeux olympiques d'Atlanta, a présenté son exercice au saut de cheval avec une double déchirure ligamentaire à la cheville et a ainsi permis à son pays de remporter la médaille d'or par équipes. On pense à la skieuse Lindsey Vonn qui, en 2015, a gagné le Globe de Cristal alors qu'elle souffrait d'une fracture du genou. On pense au footballeur belge Kevin de Bruyne qui a joué la demi-finale de l'Euro 2020 blessé après avoir subi un choc lors du match précédent et qui, à l'issue de l'affrontement perdu face à l'Italie, a révélé avoir joué avec une rupture des ligaments de la cheville. Et tout récemment, que dire du joueur de tennis espagnol Rafael Nadal qui souffre du syndrome de Müller-Weiss, une ostéonécrose de l'os naviculaire l'ayant poussé à jouer (et à gagner, soit dit en passant) le tournoi de Roland-Garros 2022 quasiment sans pied gauche. Lui qui a affirmé, à l'issue de la finale « J'ai joué ces deux semaines dans des conditions extrêmes, avec des injections quotidiennes d'anesthésiants au niveau du nerf pour couper la douleur. Aussi, je n'avais plus aucune sensibilité au niveau du pied. Je ne courais pas le risque d'aggraver la blessure, mais en revanche celui de me faire mal ailleurs. Quand vous n'avez pas de sensation au pied, vous avez par exemple plus de chances de vous tordre la cheville. C'est un risque que j'ai voulu prendre ici ».

“ Il est clair que le corps et l'esprit sont liés. Certes, c'était des accidents, mais je pense quand même que mes plus grosses blessures sont liées à mon état du moment. Avec un peu de recul, quand je vois le contexte général dans lequel l'accident s'est produit, il y a toujours une explication derrière. Je vois généralement un contexte propice, ou en tout cas la plupart du temps. Il peut y avoir des accidents purs, mais c'est rarement le cas. Ça peut être un excès de fatigue, par exemple. D'habitude on est réactif et puis ce jour-là, c'est un peu différent

et c'est là qu'on se blesse. Et je pense qu'il faut pouvoir en tenir compte. Néanmoins, le sport est un facteur qui apporte énormément de bien-être physique et mental. Je le vois quand j'encourage les mamans à commencer le sport. Le plus dur, c'est toujours la première séance, mais après, certaines me disent que depuis qu'elles s'entraînent, elles dorment mieux, qu'elles se sentent bien, que c'est un moment où elles peuvent vraiment prendre soin d'elles et se défouler. Je trouve qu'il y a un ancrage par le corps qu'on peut difficilement trouver ailleurs. On peut regarder des films inspirants, ou lire des biographies, bien sûr que c'est enrichissant. Mais je trouve que l'empreinte est beaucoup plus profonde et ancrée quand on peut prendre un moment pour vivre une expérience par le corps.

”

... jusqu'à parfois aller trop loin

Si le sport est bénéfique, à lire ces champion·nes, on ne peut qu'y réfléchir à deux fois sur les conséquences que peuvent avoir des pratiques intensives, tant sur le corps que sur l'esprit. Car ce sont bien elleux (soutenu·es par leur entourage familial, sportif, médical) qui prennent la décision d'aller au-delà des limites que leur impose leur corps.

43

“ Pratiquer le sport de haut niveau, c'est pratiquer le sport sainement ? Non, c'est pratiquer le sport avec un sacré déséquilibre!

”

Les conditions dans lesquelles se pratique le sport, qu'il s'agisse de l'intensité des entraînements, le rythme des compétitions ou encore la précocité accrue attentent à la santé des athlètes et parfois, à leur espérance de vie. Pour certains sports, la simple pratique de l'activité peut entraîner des conséquences corporelles désastreuses. Ainsi en va-t-il du football, du football américain, des sports de combat ou encore de l'haltérophilie.

Ici, pas de décision consciente des sportif·ves d'aller au-delà de leurs limites alors que leur corps dit « stop », mais bien la pratique elle-même ou les règles qu'elle impose. Il y a plus de cent ans déjà que l'on connaît la « démence pugilistique » qui se caractérise par des problèmes neurologiques de type parkinsonien chez les personnes qui pratiquent la boxe. Cette affection touche également les pratiquant·es d'autres sports violents tels que le hockey sur glace ou le rugby qui impliquent une répétition de chocs. Ceux-ci exposent les sportif·ves à des risques de traumatismes cérébraux qui, s'ils peuvent sembler anodins de prime abord, risquent sur la durée d'entraîner une affection permanente que l'on appelle l'encéphalite traumatique chronique. La répétition de commotions cérébrales peut avoir pour conséquences des étourdissements, des pertes de connaissances ou d'équilibre, des pertes passagères de la mémoire, etc.

44

Certain·es sportif·ves se plaignent de ne plus pouvoir supporter la lumière ni le bruit ou de souffrir de maux de tête insupportables à tout changement de température. En outre, les évolutions de certains sports viennent accentuer le phénomène. « L'évolution du profil des athlètes est souvent incriminée. En 1987, le rugbyman français Philippe Sella pesait 84 kilos pour 1,80 mètre ; trente ans plus tard, au même poste de trois-quarts centre, Mathieu Bastareaud, plus grand de 2 centimètres, en pèse 120. Toujours plus musclés, toujours plus grands, les joueurs sont voués à des chocs de titans. Aujourd'hui, les ailiers de taille moyenne affichent à peu près les mêmes indices corporels que leurs avants. Cependant, tandis que le jeu se durcit, la taille de boîte crânienne des joueurs, elle, reste inchangée. Significativement, la prévalence de l'ETC [encéphalite traumatique chronique] dans le football américain augmente avec le niveau de professionnalisation des joueurs : de 21 % chez les joueurs qui se sont arrêtés au lycée, elle grimpe à 86 % chez ceux qui ont évolué au plus haut niveau... »³¹.

Dans les sports de combat et l'haltérophilie, ce sont les catégories de poids qui mettent souvent le corps à mal. Le lutteur Kai Harada témoigne « Mon souvenir le plus marquant en matière de réduction de poids s'est déroulé lors d'un tournoi en août 2022. Je devais perdre rapidement 6 kilos pour concourir dans la catégorie des 65 kilos en lutte libre. Pour ce faire, je devais maintenir environ 300 calories par jour, en me nourrissant uniquement de caféine et de café noir. [...] Bien que j'aie réussi à atteindre le poids visé, cette expérience m'a permis de comprendre les aspects potentiellement nocifs de la réduction de poids. Cette pratique, le plus souvent adoptée dans les sports à catégories de poids tels que la lutte, la boxe et l'aviron, implique une perte de poids rapide et potentiellement drastique »³². Pour concourir aux Jeux olympiques de Paris, l'haltérophile belge Nina Sterckx a dû perdre 10% de son poids pour descendre de catégorie, la sienne ne figurant pas au programme olympique. Elle a ainsi perdu 10 kilos à coup de blancs de poulet, de légumes cuits et de beaucoup d'eau. Même si elle était suivie par un psychologue du sport et un diététicien, il est scientifiquement prouvé que le corps a une mémoire, et que ce type de régime peut avoir des conséquences à moyen et à long terme. Le yo-yo pondéral est une pratique peu recommandée par les nutritionnistes car, comme l'affirme Alain Carpentier qui anime l'Unité de recherche en Biométrie et nutrition appliquée de l'ULB, « Le corps a une bonne mémoire et vous renvoie la monnaie de votre pièce en augmentant son taux de masse grasse dans les années qui suivent ce genre de régimes restrictifs répétés ». Et d'ajouter « Il convient cependant de suivre cela de très près afin de maintenir des valeurs de masse grasse suffisantes, comprises entre 6 et 12% chez les garçons et entre 14 et 20% chez les filles. La graisse essentielle se trouve dans les

31. www.planetesante.ch/Magazine/Sante-au-quotidien/Blessures/Les-coups-repetes-a-la-tete-abiment-le-cerveau-des-sportifs

32. <https://sirc.ca/fr/blog/une-question-dequilibre-la-reduction-de-poids-dans-le-sport-pour-le-bien-etre-de-lathlete/>

nerfs, le cerveau, la moelle osseuse et dans les membranes qui protègent les organes. Si cette valeur descend sous les 12 % chez la fille, celle-ci peut encourir des troubles hormonaux, une perte de menstruations (aménorrhée) ou même des carences nutritionnelles (manque de vitamines liposolubles A, D, E et K) »³³.

“ Moi, j’ai toujours assez fan de nourriture et j’ai toujours été considérée comme « plus grasse ». De manière générale, j’étais la plus petite de la catégorie des moins de 70 kilos. J’ai intégré cette catégorie à l’âge de 15 ans. Je me souviens, la première année, d’une de mes premières interactions avec un des coachs nationaux. On était à un stage national, et à la cantine, il arrive avec une pince et il m’attrape un bourrelet un niveau du ventre. Il me dit « Toi, tu dois descendre de catégorie ». À la suite de cet épisode, les coachs, tous des hommes blancs, discutent entre eux et me convoquent. Comme j’avais bien performé dans la catégorie des -70 kilos, que j’avais été championne de Belgique, que j’avais gagné des tournois internationaux de détection en France et aux Pays-Bas, ils m’informent que si je veux concourir dans des tournois européens labellisés, il faut que je descende de catégorie. Je suis donc descendue en -63 kilos pendant quelques mois parce que moi, évidemment, ma seule envie, c’était de participer à de grands tournois. Mais je ne prenais plus de plaisir à l’entraînement parce que je devais suivre un régime drastique, que je n’avais pas d’énergie. Je voyais même souvent des étoiles à la fin des entraînements. Pourtant, les compétitions se passaient bien, j’avais gagné une médaille de bronze en Croatie. Ceci dit, souvent, je commençais bien le tournoi, mais après quelques combats, j’avais des pannes et je ne me sentais pas bien. En vue du Championnat

33. www.lesoir.be/614715/article/2024-08-06/perdre-du-poids-pour-soulever-un-maximum-de-poids-le-defi-olympique-de-nina

d'Europe cette année-là, la Belgique ne pouvait présenter qu'une judokate dans ma catégorie. Lors de l'avant-dernier tournoi, la concurrente néerlandophone avait gagné une médaille d'argent. Moi, j'avais obtenu le bronze. Elle était donc passée juste devant moi dans l'ordre de sélection. Il restait un tournoi de qualification en Pologne. Avant de poursuivre, je dois dire que ma mère ne supportait pas le fait que je doive descendre de catégorie. Je me souviens de son air choqué, je faisais des conneries, je dormais notamment avec une combinaison de sudation la nuit pour perdre du poids. Et elle me voyait me réveiller comme une cosmonaute, avec tous mes plastiques de sudation! Elle ne supportait pas! À ce moment-là, mon coach de club, sur son insistance, négocie pour qu'au dernier tournoi, on me permette de monter de catégorie. Il n'y avait rien à perdre de le tenter. Et je gagne ce tournoi en Pologne! S'est alors imposé le fait que je retourne en -70 kilos. C'est resté la catégorie dans laquelle j'ai très bien performé toutes ces années.

”

Un juste milieu parfois en zone grise

Comme dans d'autres domaines, la parole aujourd'hui des athlètes se libère (ou du moins, est davantage médiatisée et entendue) sur la complexité et le relatif mal-être qu'engendrent ces pratiques pour certain-es d'entre elleux. La judokate belge aujourd'hui retraitée de son sport, Charline Van Snick, a fait part, en son temps, de la détresse psychologique dans laquelle la plongeait le fait de devoir se plier à ces régimes en amont de chaque compétition. Et tout cela sans parler des enfants/adolescent-es dont la précocité est repérée soit par les clubs, les parents ou les scouts qui sillonnent le monde à la recherche de la perle rare. Une activité trop intensive chez les jeunes qui pratiquent le sport de haut niveau peut avoir des effets extrêmement néfastes sur leur croissance, le développement osseux, le développement pubertaire et le métabolisme. Les causes sont identifiées :

47

entraînements très intensifs, contrôle excessif de la silhouette et donc des apports nutritionnels, troubles endocriniens et métaboliques, blessures musculo-tendineuses et osseuses et articulaires.

“ Charline Van Snick a énormément souffert de ces catégories de poids, Ilse Heylens aussi. Cette dernière est la judokate la plus titrée de Belgique, hommes et femmes confondus. Elle suçait des glaçons, des citrons, pour passer en dessous de 52 kilos parce que son poids de forme était de 59-60 kilos. [...] Peut-être est-ce davantage le cas maintenant, mais à mon époque, lorsqu’on me dit qu’il faut que je descende de catégorie, il n’y a pas vraiment de guide, on ne m’a pas envoyée chez une nutritionniste. À quinze ans, alors qu’on est en pleine croissance, c’est une période critique, d’autant plus pour les filles. Heureusement, ma maman est une vieille féministe, je n’ai jamais eu de souci dans mon rapport au corps. Mais quand même, un âge où on forme son image, sa confiance, c’est compliqué. J’ai connu des jeunes filles qui étaient très prometteuses à qui on a tenu le même discours dans d’autres catégories, et qui ont eu beaucoup de troubles alimentaires, ont souffert de boulimie et d’anorexie.

48

”

S’il apparaît que la pratique du sport peut être bénéfique à de nombreux égards, tout est une question d’équilibre et les grandes figures du sport international auxquelles nous avons parfois tendance à nous identifier ne nous montrent pas forcément le bon exemple ! Et si le lien entre le sport et le monde capitaliste s’illustre de plus en plus, que l’on parle des sportif-ves comme s’iels étaient des marchandises générant d’importants profits pour les clubs et leurs dirigeant-es, que les *prize money*, les droits télé et autres sponsoring ne cessent d’augmenter, le monde du sport reste plein de ressources et les pratiquant-es plein-es d’imagination. Si des pratiques historiquement apparues à la marge à l’initiative de mouvements alternatifs telles que le surf ou le skate ont aujourd’hui été récupérées au point d’apparaître dans les

grandes compétitions internationales et de brasser énormément d'argent, de nouvelles disciplines se font jour. Ainsi du frisbee, simple jeu devenu *Ultimate* pour un sport auto-arbitré et mixte ou encore du roller derby initié par une mouvance punk féministe dans les pays anglophones en réaction au conservatisme et au puritanisme qui voudraient que les femmes sportives ne soient qu'un faire-valoir masculin. On le voit, la pratique n'est pas figée, le sport-spectacle capitaliste n'est pas une fatalité, mais là aussi, il s'agira de trouver le juste équilibre pour ces disciplines qui doivent trouver des moyens pérennes pour exister tout en restant à la marge du système et ne pas être récupérées.

La politique du sport, le sport politique, sports et politiques

Le sport est neutre, dit l'adage. Apolitique, égalitaire et démocratique, aussi... et pourtant, force est de constater que ces affirmations tendent à se détricoter à l'épreuve de la réalité. Tout au long du 20^e siècle jusqu'à ce jour, le sport a joué un rôle dans les relations internationales au point qu'aujourd'hui, il est devenu un outil de *soft power*, qui se définit comme « l'habilité à obtenir ce qu'un État veut par le biais de l'attractivité plutôt que de la coercition ou des paiements »³⁴, généralisé pour nombre de pays. On se souvient de la querelle entre la Chine et les États-Unis à la fin des Jeux olympiques de Pékin en 2008, chacun revendiquant la première place selon qu'on prenait en compte le nombre total de médailles ou seulement les médailles d'or, de la compétition entre la RDA, l'URSS et les États-Unis à l'époque de la guerre froide, ou encore de la fameuse « diplomatie du ping-pong » entre ces derniers et la Chine dans les années 1970. Et que dire de la décision de Pierre de Coubertin, en 1924, d'écarter l'Allemagne des nations invitées à prendre part aux Jeux olympiques de Paris ? L'apolitisme revendiqué des Jeux olympiques et du sport en général prend un premier coup dans l'aile alors, et ouvre la porte à une généralisation de l'instrumentalisation du sport à des fins politiques. D'ailleurs, depuis, l'attribution des Jeux olympiques a toujours relevé d'une logique géopolitique : Helsinki en 1952 choisie pour faciliter la participation de l'URSS et des pays communistes, Séoul en 1988 représentant la démocratisation de la Corée du Sud ou Mexico en 1968 en signe de reconnaissance de l'émergence du tiers-monde. Alors, apolitique, le sport ? Ou plutôt la guerre continuée par d'autres moyens ?

50

34. <https://lestempsquirestent.org/fr/numeros/numero-2/geopolitique-des-mega-evenements-sportifs-et-soft-power>

Sport et géopolitique

Le terme géopolitique est utilisé sans jamais être vraiment défini. Néanmoins, il apparaît qu'il englobe la notion de pouvoir, de puissance et celle de territoire. Ainsi, nous pourrions, pour suivre le géographe français Yves Lacoste dans son ouvrage *La géographie, ça sert d'abord à faire la guerre*, dire qu'il faut y entendre toute rivalité de pouvoir sur ou pour du territoire ou encore qu'il s'agit de l'analyse des rivalités de pouvoir ou d'influence sur des territoires clairement définis, tout en prenant en compte les populations qui y vivent. La politique, et donc le pouvoir, s'y manifestent par une capacité à imposer sa volonté aux autres. Elle s'incarne par une puissance militaire, nucléaire ou encore économique. Lorsqu'il est question de géopolitique, la notion territoriale vient s'ajouter à celle de puissance afin d'inclure une approche spatiale qui permet d'acquérir une meilleure compréhension des rivalités en cours sur un territoire. En quoi le sport peut-il donc bien être géopolitique ? Ainsi que l'affirme Pascal Boniface, « Le sport a ceci de particulier que la puissance ne suscite pas le rejet, l'hostilité et parfois même la haine comme la puissance stratégique classique. Elle suscite au contraire l'admiration, l'adhésion joyeuse et l'envie de proximité »³⁵.

51

La bataille que se livrent les nations et leurs grandes villes pour obtenir l'organisation de grands événements sportifs tels que les Jeux olympiques, les Coupes du Monde de football et autres courses de Formule 1 en sont la preuve concrète. S'il est si important pour certains pays d'accueillir ces « grands messes » du sport malgré leurs coûts exorbitants³⁶, c'est bien que leurs dirigeant-es y trouvent une manière d'asseoir leur pouvoir. D'ailleurs, la renaissance des Jeux olympiques en 1896 était déjà une manœuvre

35. <https://shs.cairn.info/revue-defense-nationale-2017-5-page-134?lang=fr>

36. Il est ici question de coûts financiers, bien sûr, mais également humains ou encore écologiques.

géopolitique, puisqu'une des intentions de son instigateur était de pacifier les rapports entre les nations. Et que dire des Jeux de l'Antiquité qui s'ouvraient déjà sur l'instauration d'une trêve au sein du monde grec, dont s'inspire encore aujourd'hui la trêve olympique (qui n'a plus de trêve que le nom, nous y reviendrons).

Ainsi, même si cela ne paraît pas couler de source, le sport est bien géopolitique. Le chercheur Lukas Aubin, spécialiste en géopolitique du sport et Jean-Baptiste Guégan, enseignant en géopolitique du sport, ont étudié cette vaste question en commençant par affirmer que « par ce qu'il représente (représentations nationales, phénomènes d'identification territoriale...), par ce qu'il permet (reconnaissance et existence internationales...) et au regard de la territorialisation qui caractérise ses lieux, ses événements et ses acteurs, le sport est indissociablement géopolitique. [...] [Il] peut et doit être considéré comme un levier, un révélateur et l'une des composantes de la puissance des États, qu'elle soit dure ou douce. Capable de faire exister un État sur la scène internationale et de le faire connaître au monde entier, il permet de construire, de contrôler et de modifier une image internationale avec efficacité »³⁷. Et d'enchaîner en affirmant que « L'approche géopolitique du sport permet alors de mesurer et de comprendre l'expression de la puissance des États dans le sport et par le sport, dans toutes ses dimensions, que ce soit de manière directe ou indirecte, au travers de leurs ressortissants, de leurs sportifs, de leurs clubs, des firmes transnationales qui s'y investissent ou encore des événements internationaux qu'ils accueillent et organisent »³⁸.

Ainsi, ils nous apprennent que le sport est un marqueur de puissance entendue dans son sens traditionnel et que les États s'en servent comme tel. La puissance démographique et territoriale

37. <https://shs.cairn.info/geopolitique-du-sport--9782348068997-page-7?lang=fr>

38. *Ibid.*

sont évidemment au cœur de la performance sportive. C'est la première qui définit le nombre d'athlètes potentiel·les tandis que c'est la seconde qui détermine les sports auxquels iels pourront se préparer. Cette puissance démographique est d'ailleurs au cœur des politiques de nationalisation menées par diverses nations, notamment du Golfe, afin d'augmenter leur capacité à performer sur la scène internationale. Ainsi le cas de l'équipe nationale de handball du Qatar qui a atteint la finale du Championnat du monde en 2015 avec une équipe composée de plus de trois quarts de joueurs d'origine étrangère naturalisés. Cette attractivité d'un État se constitue elle aussi comme un symbole de sa puissance.

Le sport induit également un rapport particulier à l'espace qu'il occupe et aux aménagements qui sont faits du territoire afin de faciliter la formation et la quête de performance. En parlant de performance, celle-ci repose sur la capacité des pays à mettre en œuvre, à financer et à diriger un système institutionnalisé offrant les conditions nécessaires à son accomplissement. Il s'agit également d'une composante de la puissance étatique liée au sport pointée par les deux chercheurs, tout comme « la capacité d'action et de mobilisation collective d'une société en dehors de ses objectifs vitaux »³⁹.

53

Le sport permet de révéler l'efficacité des politiques publiques d'un État et de mettre en avant sa fiabilité à l'échelle nationale et internationale. La stabilité politique est également un facteur de puissance important, sachant qu'un pays fragile ou défaillant ne sera pas en mesure de former et de maintenir une élite sportive. Enfin, et ce n'est pas le moins important, le sport est un indicateur devenu essentiel de la puissance économique et financière des États, tout comme de leur capacité à s'imposer et à être reconnus dans les organisations sportives internationales.

39. *Ibid.*

Au regard de ces éléments, le sport a une dimension géopolitique non négligeable et paraît aujourd’hui comme le stade ultime de la mondialisation, entre les salaires démesurés de certain-es athlètes, les contrats de sponsoring qui dépassent l’entendement et la diffusion mondiale de certaines compétitions. Néanmoins, il a deux différences avec les autres facettes de ce phénomène, à savoir qu’il n’est pas dominé par les États-Unis (même s’ils règnent sur certains sports) et il ne vient pas effacer les identités nationales.

Soft power et diplomatie sportive

S’il est donc un marqueur de puissance pure, également appelée *hard power* comme nous l’avons vu, le sport est aussi (et surtout ?) devenu un instrument de *soft power*. Pour ce qui concerne le terme de diplomatie sportive, historiquement, il renvoie à l’utilisation de compétitions sportives symboliques destinées à opérer un rapprochement entre deux États.

54

Il apparaît, au même titre que la culture ou la langue, par exemple, comme un des instruments géopolitiques de notre époque. « Par la capacité qu’il a à nourrir les récits nationaux et façonner les représentations qui les accompagnent, le sport est un des vecteurs premiers de la “puissance de l’imaginaire”, celle qui irrigue aujourd’hui nos écrans, nos réseaux et affecte notre vision du monde. Au travers de plusieurs dimensions, le sport apparaît donc à la fois comme moyen du *soft power* et comme une mesure de cette puissance si particulière »⁴⁰. En témoigne cette image restée dans les esprits et évoquée par Pascal Boniface qui rappelle que « dans un monde globalisé où la scène internationale est de plus en plus occupée et où il est donc très difficile de se faire une place, l’exploit sportif est devenu le meilleur moyen de se

40. Ibid.

faire connaître, de surcroît, de façon positive. À la fin des années 1990, Jacques Chirac, devant effectuer une tournée en Amérique latine, avait eu la bonne idée d’emmener avec lui Michel Platini. La question qui revenait alors souvent lors des différentes apparitions publiques était : qui est le gars à côté de Platini ? »⁴¹.

À l’heure où les États sont en constante recherche de visibilité et de financement dans un monde en mutation, quoi de plus normal que le sport soit instrumentalisé à ces fins ? Il dispose de toutes les caractéristiques nécessaires à ce qu’on appelle aujourd’hui le marketing national, à savoir ce besoin qu’ont les pays à faire leur promotion par le biais d’un élément constitutif de leur culture, de leur paysage ou encore de leur économie. Par ailleurs, il devient aussi un élément nécessaire à certains pays conscients de ne pas disposer des outils de puissance traditionnels, notamment au niveau économique. On pense notamment ici à certains pays tels que l’Arabie Saoudite ou le Qatar, pour ne citer que ces deux-là, qui ont fait du sport leur étendard, tant au niveau national qu’en termes d’investissements à l’étranger. Car, pour le dire avec Michel Raspaud, sociologue spécialisé dans les loisirs et le sport, « Le sport multiplie les possibilités, étant tout à la fois vecteur de développement économique et social, capable de promouvoir l’image d’un pays ou d’une ville (qui en Europe aurait connu Auxerre sans le football ?), un facteur d’unité interne (au moins momentanée lors d’une grande victoire...) Il existe dorénavant une nouvelle forme de diplomatie : la “diplomatie sportive”. [...] C’est l’un des rares domaines où la suprématie d’un pays ne suscite pas le rejet mais l’admiration »⁴².

Le chercheur Pim Verschuuren le formule en ces termes « Au prix d’une stratégie d’investissements sportifs tous azimuts, le petit émirat crée une “marque Qatar” et cherche à s’imposer comme

41. *Ibid.*

42. *Ibid.*

la terre d'accueil et le promoteur par excellence du sport de haut niveau. Mais il convient de souligner que, si aucun pays n'avait encore mené et assumé une telle stratégie d'influence par le sport, c'est bien que cet exemple est né de conditions toutes particulières. Ainsi, défavorisé par une géographie naturelle vulnérable (bien que doté d'importantes ressources en hydrocarbures) et un environnement géopolitique instable, le Qatar, ne possédant pas les outils du *hard power*, a fait le choix du *soft power* car il contribue à la protection de ses intérêts vitaux. »^{43, 44}.

L'Arabie Saoudite joue elle aussi la carte du *soft power*, bien aidée par les instances sportives internationales toujours en quête de nouveaux marchés pour gonfler leurs portefeuilles, même si, pour cette nation, il s'agit aussi de *sport washing*. Entre le rachat du club de football de Newcastle, l'organisation de la Coupe du monde en 2030, l'organisation d'un Grand Prix de Formule 1 sur base annuelle ou encore la course cycliste AIUIa Tour et les Jeux asiatiques... d'hiver prévus en 2029, le pays n'est pas en reste. Pour les autorités saoudiennes, comme pour celles d'autres nations, investir dans le sport est un moyen d'atténuer sa future vulnérabilité financière, de diversifier une économie surspécialisée dans les énergies fossiles amenées à perdre de leur valeur, d'apaiser des tensions politiques internes, notamment suite aux printemps arabes, mais aussi, et surtout, de détourner l'attention internationale portée sur son manque de respect de nombreux droits humains, qu'il s'agisse de la guerre au Yémen, des exécutions sommaires, de la répression des dissidents et autres bafouements des droits des femmes et des minorités⁴⁵.

43. <https://shs.cairn.info/revue-internationale-et-strategie-2013-1-page-131?lang=fr>

44. L'Émirat a accueilli de nombreux méga-événements sportifs ces dernières années, Al-Jazira Sport a racheté des droits de retransmission télévisuels sportifs pour prendre le contrôle de leur

diffusion dans le monde arabe, le pays a investi dans des clubs de football européens, a établi des contrats de sponsoring avec d'autres, a créé un institut de recherche contre la corruption sportive, etc.

45. www.amnesty.org/fr/projects/saudi-arabia-kingdom-of-repression/

Les pays occidentaux ne font pas autre chose. Car si certains pays se servent du sport pour se donner une image progressiste et attirante, le sport est aussi prétexte à toutes les manœuvres politiques. Comment ne pas se souvenir des propos d'Emmanuel Macron, quelques jours avant la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques de Paris à l'été 2024 alors qu'il vient de dissoudre l'Assemblée nationale, justifiant son intention de ne pas travailler à la formation d'un nouveau gouvernement par « une trêve olympique et politique » et affirmant que « C'est les Jeux qui seront au cœur de la vie du pays et le monde sera en France grâce à eux ». Pourquoi le président français prend-il cette décision ? Parce que les valeurs, dont on a vu au cours de nos différentes analyses qu'elles ne sont pas forcément naturelles mais restent ancrées dans les imaginaires, qui sont attribuées au sport telles que l'universalisme et l'apolitisme ont cette capacité de susciter l'adhésion, l'identification et l'émotion qui permettraient, croyait-il probablement, d'apaiser la population française. Donnez-leur du pain et des jeux, le reste sera oublié, aurait-on envie d'imaginer dans cette démarche d'Emmanuel Macron où le sport n'est qu'un outil de communication parmi d'autres et pas totalement inclusif, puisque la politique a repris toute sa place bien avant les Jeux paralympiques qui se tenaient quelques semaines plus tard.

57

Lutte des classes, fascisme et antifascisme dans le sport

Si les instances sportives exigent de leurs athlètes de respecter la neutralité, ceux-ci se sont toujours exprimé-es en dépit de ces injonctions. L'exemple le plus emblématique de cet engagement politique des athlètes reste celui du poing levé du Black Power des athlètes afro-étatsuniens Tommie Smith et John Carlos. Mais le genou à terre des joueurs de football américain, bientôt suivis par un grand nombre d'athlètes tous sports confondus après le meurtre de Georges Floyd et en marge du mouvement Black Lives

Matter ou les déclarations de Kylian Mbappé lors du dernier Euro, ce dernier appelant à voter du bon côté, toutes ces manifestations relèvent de l'engagement personnel des athlètes concerné-es (avec les risques inhérents au franchissement des limites imposées par les instances) et sont la preuve que les athlètes restent des citoyen·nes impliqué·es et conscient·es que leur visibilité peut faire bouger les lignes.

Ces derniers restent, par ailleurs, d'excellent·es ambassadeur·ices pour leurs pays et les autorités ne se privent pas pour en faire des outils de *soft power*, parfois contre leur gré comme le formulent Lukas Aubin et Jean-Baptiste Guégan «[...] le recours aux “ambassadeurs en crampons” et aux “diplomates en survêtement” que sont devenus les sportifs. À leur manière, ils contribuent à l'influence culturelle des États et à leur politique de visibilité et de promotion nationales. Acteurs de la société civile internationale, leaders d'opinion au regard de leur notoriété sportive, ils transcendent les frontières des terrains. En effet, les personnalités les plus connues d'un pays sont souvent ses sportifs. [...] Leur rôle ne s'arrête pas là, leurs voix portent et sont entendues. Qu'ils soient hostiles au régime (Biélorussie, Russie) ou non, les sportifs sont des acteurs généralement captifs de la politique de l'État qu'ils représentent »⁴⁶. Si des athlètes donnent de la voix, certains événements sportifs peuvent également se révéler porteurs de messages politiques.

En Italie, sous Mussolini, le football a été un outil d'émancipation féminine et de lutte antifasciste. C'est en 1931 qu'un groupe de femmes s'est constitué pour monter une équipe féminine, à contre-courant des valeurs portées par le régime. Ainsi, elles ont tenu tête à une société globalement sexiste, à des spectateur·ices souvent enclin·es à les insulter (le football étant perçu comme

46. Ibid.

un sport viril et réservé aux hommes), mais aussi à Mussolini lui-même. « Que les femmes pratiquent le sport dans l'Italie fasciste, soit, mais qu'elles choisissent au moins une discipline olympique pour représenter la nation et le Duce aux jeux de Berlin ! »⁴⁷ ont-elles pu entendre. Malgré ces écueils et le manque de soutien, allant jusqu'à jouer en jupe et en chaussures de ville faute d'équipement, ainsi qu'on peut le lire dans des documents d'archives révélés par la journaliste Federica Seneghini qui a mené l'enquête. « Et c'est peut-être pour cette raison que, peu de temps après, les fascistes ont voulu nous faire comprendre que, dans ce jeu aussi merveilleux qu'est la vie, c'était eux, toujours, qui faisaient les règles ». La première d'entre elles : une femme ne peut pas être gardienne au motif qu'un tir pourrait mettre en danger sa fertilité. Elles décident donc de jouer avec un garçon dans les buts. Mais là encore, elles reçoivent des critiques. « Seules, avec nos propres mains, nous faisons face au fascisme. Nous commençons, à notre grand regret, à nous en rendre compte. [...] Notre désir de jouer était si grand, si neuf et, d'une certaine manière, inopportun, qu'il a impliqué l'intervention de l'un des hommes les plus puissants du régime de Benito Mussolini : le président du CONI [Comité olympique national italien] et de la FIGC [Fédération italienne de football], Leandro Arpinati »⁴⁸. Jusqu'en 1936, elles ont pu continuer à jouer, malgré les réticences, et d'autres équipes voient même le jour jusqu'à imaginer un match opposant les joueuses milanaïses et celles d'Allessandria qui aurait été le premier match officiel exclusivement féminin entre deux villes en Italie. Celui-ci n'aura finalement jamais lieu, trois hommes officiels du régime intervenant quelques jours avant la date fixée pour l'interdire. Ce dernier prit ensuite des mesures contraignant les femmes à se tourner vers d'autres sports, effaçant ainsi des années de lutte antifasciste grâce au sport.

47. www.revue-ballast.fr/aux-origines-antifascistes-du-foot-feminin-italien/

48. *Ibid.*

Le Tour de France, dans un autre domaine, a lui vu le jour suite à l’Affaire Dreyfus⁴⁹, alors que le rédacteur en chef du quotidien *Le Vélo*, dreyfusard, se fend d’un article politique pour exprimer ses vues, notamment à l’encontre d’un des manifestants. Ce dernier, vexé de ce portrait peu élogieux, décide de lancer un journal concurrent, *L’Auto*, pour le ruiner. Rapidement en difficulté financière, l’équipe de *L’Auto* entend la proposition de son responsable cyclisme qui affirme que « si les courses longues distances, très populaires, pouvaient se dérouler sur les routes autour des villages plutôt que sur un circuit, ce serait une aubaine pour encourager les ventes du journal »⁵⁰. Le Tour de France était né ! N’ayant jamais été un sport amateur, le cyclisme fut aussi le lieu d’importantes luttes au début du 20^e siècle, la majorité des coureurs étant d’origine paysanne ou ouvrière, ainsi qu’on peut le lire dans l’enquête de la journaliste Charlotte Jones « En 1924, les cyclistes du Tour de France se révoltent contre leurs conditions de travail. Le champion en titre, Henri Pélissier, quitte la course en signe de protestation. Les cyclistes professionnels, déclarent-ils, sont des forçats de la route, une expression incendiaire qui reflète les vastes divisions socio-économiques du pays. Pélissier écrit à *L’Humanité* pour dire qu’il accepte “l’excès de fatigue, de souffrance, de douleur” de sa profession, mais que lui et ses compagnons de course veulent être “traités comme des hommes et non comme des chiens”. Le journal s’empare de la protestation en titrant sur une “rébellion” des cyclistes brandissant “l’étendard de la révolte”. Les coureurs qui abandonnent sont des “grévistes”, le Tour une vaste opération commerciale organisée par des “profiteurs du sport” pour exploiter le “prolétariat” cycliste »⁵¹.

49. Affaire d’État devenue un conflit social et politique majeur entre 1894 et 1906 autour de l’accusation de trahison portée à l’égard du capitaine Alfred Dreyfus. Juif, il a été accusé d’avoir fourni des documents confidentiels français à l’Empire allemand, avant d’être innocenté. Cette affaire a profondément divisé la

société française, entre les dreyfusards, partisans de son innocence et les anti-dreyfusards pour qui il était coupable.

50. www.revue-ballast.fr/tour-de-france-et-lutte-des-classes/

51. *Ibid.*

Cet événement ne restera pas sans conséquence, les instances prennent la décision, dès 1925, d'interdire toute action collective des cyclistes, privant ainsi ces sportifs d'un droit dont jouissent les travailleur·euses français·es depuis 1884.

Si aujourd'hui ce type de luttes politiques tendent à disparaître des discours des grand·es sportif·ves alors que d'autres, notamment en termes d'antiracisme ou d'égalité salariale, restent vivaces, les arènes sportives demeurent le lieu d'actions directes et autres revendications politiques. Des supporter·ices antifascistes dans les stades de football aux activistes qui se collent les mains sur la route au passage de courses cyclistes en passant par les interruptions de match de tennis par des activistes pour le climat, la caisse de résonance qu'offrent les événements sportifs est depuis longtemps utilisée par les personnes engagées dans des luttes, qu'elles soient sociales, écologiques ou politiques.

Le sport, outil de recrutement pour l'extrême droite

L'extrême droite fait feu de tout bois, et le sport ne fait pas exception. Certaines disciplines sont intrinsèquement liées à des idéaux réactionnaires et nationalistes, tandis que d'autres sont utilisées par l'extrême droite afin de diffuser sa propagande. La pratique sportive porte en elle des facteurs qui constituent des portes d'entrée pour les stratégies de recrutement d'acteurs extrémistes. Le culte du corps, celui de la victoire et celui de la violence régulièrement liée à la compétition sportive sont autant d'éléments dont se sert l'extrême droite pour faire passer ses messages, et ainsi recruter des personnes qui pourraient la rejoindre. L'appropriation idéologique du sport a atteint son apogée dans l'Allemagne nazie au sein de laquelle la pratique sportive n'est plus une fin en soi, mais devient un outil au service du totalitarisme du régime militaire.

Comme l'indique une étude menée par la Commission européenne sur le rôle du sport dans la radicalisation des extrémistes de droite violents, « Après la Seconde Guerre mondiale, le sport et l'idéologie d'extrême droite sont restés liés dans certains domaines, bien que de manière beaucoup moins institutionnalisée. [...] L'utilisation du sport dans le contexte de la violence politique, de l'extrémisme et du terrorisme n'est donc pas nouvelle en soi. Aujourd'hui, les groupes extrémistes violents de droite utilisent encore le sport comme moyen d'atteindre leurs objectifs politiques et de recruter de nouveaux membres – cette pratique est non seulement répandue, mais ne fait qu'augmenter ces dernières années »⁵². Les arts martiaux constituent un vivier dont l'extrême droite et certains gouvernements tirent un profit énorme. Les arts martiaux asiatiques traditionnels ont été, à l'origine, enseignés comme systèmes d'autodéfense notamment à destination des populations opprimées, mais « ils ont récemment été supplantés par des systèmes de combat ultra-agressifs, sur le ring et en dehors, venus d'autres régions du monde, dépouillés de tout élément spirituel et souvent alignés sur les positions les plus réactionnaires de la société. Ce n'est pas un hasard si certains États contemporains les plus agressifs et répressifs, comme la Russie, Israël, le Brésil et les États-Unis, sont aussi les plus grands promoteurs de combats selon les règles du *fighting systems* [système de combat alliant les techniques de préhension et de percussion issues de différents sports] et de tournois d'arts martiaux mixtes [mixed martial arts ou MMA] »^{53, 54}.

52. https://home-affairs.ec.europa.eu/system/files/2021-10/ran_role_of_sports_in_violent_right-wing_extremist_radicalisation_pcve_2021_fr.pdf

53. www.revue-ballast.fr/les-arts-martiaux/

54. À cet égard, lire nos analyses consacrées à l'accélérationnisme de l'ultra-droite et au survivalisme : www.pac-g.be/analyse-02-accelerationnisme-de-lultradroite-laquete-dun-ethno-etat-blanc/ et www.pac-g.be/analyse-03-le-survivalisme-laccelerationnisme-de-lultradroite-en-application/

Ainsi en est-il du sambo, une technique de combat à main nue créée au début des années 1920 après la Révolution russe et toujours enseignée aujourd'hui à la police russe, aux brigades anti-émeutes, à la police secrète ou encore aux militaires. Vladimir Poutine en est un fervent pratiquant et le champion du monde actuel est le président de la Mongolie. Le krav-maga, né en Israël, réunit diverses techniques issues de la boxe, de la lutte ou encore du judo en encourageant une agressivité poussée à l'extrême et constitue aujourd'hui l'art martial officiel de la police et des forces militaires de l'État. Le ju-jitsu Gracie (du nom de famille de ses créateurs) est né au Brésil après que certains adeptes aient perçu l'opportunité de s'approprier les bases du judo, en y intégrant les préceptes du Val Tudo, un combat de rue où tous les coups sont permis, pour créer un nouveau sport national. Celui-ci se passe des règles traditionnelles du judo ainsi que de sa philosophie bouddhiste pour les remplacer par la *malícia* (malice) et la *malandragem* (ruse), conférant ainsi aux athlètes un important avantage au combat.

Arrivé aux États-Unis, le ju-jitsu brésilien est venu supplanter tous les autres arts martiaux. La première académie a été créée dans les années 1980 et l'Ultimate Fighting Championship en 1993. Devenu MMA, il ne tient compte d'aucune limite de temps, ne fait pas appel à des arbitres et les catégories de poids sont inexistantes. Seuls les morsures et les arrachages d'yeux sont interdits! Néanmoins, au fil des ans, la discipline est devenue davantage qu'un spectacle sanglant et s'est imposée comme un sport à part entière, même s'il lui a fallu du temps pour trouver des lieux adéquats pour organiser ses événements et autres entraînements et gagner en « respectabilité ».

On peut lire dans l'enquête partagée par la revue Ballast que « La majorité des combattants de l'UFC venant des États-Unis, de Russie et du Brésil, l'organisation cultive depuis longtemps ses

liens avec les dirigeants de ces pays – une aubaine pour la droite dure mondiale. Helio Gracie, l'un des fondateurs du Gracie Ju Jitsu, aurait appartenu au mouvement fasciste brésilien connu sous le nom d'intégralisme – un lien avec l'extrême droite que la famille entretient encore aujourd'hui. [...] L'agressivité encouragée dans l'UFC déborde souvent en dehors du ring. Renzo, comme d'autres membres de la famille Gracie, est aussi ouvertement homophobe, misogyne et xénophobe. Il a partagé des citations de dirigeants allemands nazis sur son compte Twitter, et a fait l'éloge à plusieurs reprises de la violence policière au Brésil ou de la violence exercée à l'encontre du mouvement Black Lives Matter aux États-Unis. En 2000, Roger Gracie et trois de ses partenaires d'entraînement de ju-jitsu ont été arrêté pour avoir tiré des balles en caoutchouc et des billes de peinture sur des travestis, un procédé adopté par les cohortes de partisans de Trump lors des manifestations qui ont suivi la mort de George Floyd. [...] L'agressivité de la famille Gracie n'est pas simplement une question d'excès de testostérone et de stéroïdes : elle provient d'une profonde intolérance sociale et du sentiment selon lequel tout leur est dû – sentiment qui accompagne la maîtrise du combat à mains nues. Le Gracie Ju Jitsu, qui a promu la *malícia* et la *malandragem* dans les arts martiaux, est une métaphore parfaite du style de Trump, de Bolsonaro et de Poutine : tous pratiquent une politique de Vale Tudo, où tous les coups sont permis»⁵⁵.

L'Europe est, quant à elle, le théâtre, ces dernières années, de l'émergence d'Active Clubs. S'ils disposent d'une base idéologique composite, ils intègrent les préceptes du suprémacisme blanc, de l'ultra-nationalisme ainsi que des fantasmes néonazis. Créés aux États-Unis, ces clubs entendent combler un manque de formation physique chez les militants d'extrême droite lorsqu'il s'agit de faire face aux violences attribuées aux extrémistes de gauche,

55. Ibid.

mais aussi pour s'attaquer aux personnes non-Blanches. Les Active Clubs sont un lieu où les jeunes militants peuvent tester leurs limites, apprendre à combattre et renforcer leur confiance en eux tout en intégrant des prescriptions radicales et réactionnaires ainsi que l'affirme le journaliste Ricardo Parreira « Les membres des Active Clubs se concentrent sur l'entraînement physique, dont le but est de forger des "guerriers blancs", trouvant leur inspiration à la fois dans l'histoire belliqueuse des peuples européens et auprès des groupes suprémacistes blancs impliqués dans les arts martiaux mixtes en Europe. Les Active Clubs détournent les arts martiaux, normalement destinés à un usage sportif et compétitif, pour en faire un outil de haine et de terreur. Les militants acquièrent ainsi des compétences et des techniques potentiellement dangereuses qui peuvent causer des blessures graves à leurs cibles, parmi lesquelles, surtout, des personnes racisées, les musulmans, les féministes, les LGBTQI+ et les militants de la société civile – des personnes qui ne sont pas du tout formées à faire face à ce type de violence physique »⁵⁶. D'après lui, si le lien entre sports de combat et groupuscules d'extrême droite existe de longue date, c'est en 2018 que l'influence de ces pratiques est devenue réellement importante en leur sein. D'ailleurs, elles essaient également doucement en Belgique, comme nous l'évoquons dans notre récente analyse consacrée à l'accélérationnisme de droite⁵⁷. Le déplacement de la fenêtre d'Overton et la place de plus en plus importante qu'occupent les discours réactionnaires dans les médias et la cité permet à l'extrême droite radicale de recruter des éléments plus radicaux et plus enclins à l'affrontement qu'elle ne pouvait le faire par le passé. Les Active Clubs en sont la manifestation concrète, au même titre que d'autres stratégies de recrutement historiques.

56. www.revue-ballast.fr/active-clubs-une-plongee-dans-la-violence-dextreme-droite/

57. www.pac-g.be/analyse-02-accelerationnisme-de-lultradroite-la-quete-dun-ethno-etat-blanc/

Le sport est neutre, apolitique, égalitaire et démocratique, aussi, disions-nous en préambule... c'est ce qu'on tend à nous faire croire, effectivement. À l'analyse, nous sommes contraint-es de revoir notre copie, le sport est loin d'être neutre, et encore moins apolitique, égalitaire et démocratique.

Le sport comme marqueur de classe

L'expansion économique du sport fait rage depuis plusieurs décennies, mais au bénéfice de qui ? Quelle place pour la grande majorité de la population dans les tribunes des arènes sportives ? Quel impact les compétitions, devenues méga-événements, ont-elles sur le quotidien de la population ? Avec le football comme sport « exemplaire » et les Jeux olympiques comme événement mondial « témoin », nous étudierons l'expansion économique du sport comme spectacle, voire comme entreprise, et ce qu'elle charrie. Afin de décrypter le phénomène, nous aborderons quelques notions qui nous paraissent importantes – dont la société du spectacle – d'après l'essai de l'écrivain et théoricien Guy Debord. Ainsi que la notion de capitalisme de la fête, mise en évidence par l'universitaire et ancien footballeur professionnel Jules Boykoff. Comment la révolution libérale du football a-t-elle transformé ce sport, populaire par essence ? Comment la métamorphose des Jeux olympiques en divertissement diffusé en mondiovision a-t-elle modifié son ADN ? Et quel impact cela a-t-il sur les publics, dans les stades et derrière leurs écrans ?

67

En l'espace de quelques décennies, les événements sportifs sont devenus de véritables phénomènes mondiaux de masse. De la Coupe du monde de football aux Jeux olympiques en passant par la Premier League, le Super Bowl ou la NBA, l'industrie du sport brasse des montants d'une ampleur jamais égalée. Et cela n'est pas près de s'arrêter. C'est dans les années 1970 que le sport a entamé sa mue à l'image de la mondialisation néolibérale pour devenir ce que l'on pourrait appeler un « complexe sportif-industriel-publicitaire-médiatique » ou sport-business. L'économie du sport a connu une expansion croissante dès lors que la médiatisation des compétitions s'est généralisée. Marketing et sponsoring ont créé un nouveau marché, celui des droits de diffusion,

transformant ainsi le sport en industrie culturelle mondialisée. Comme le dit le sociologue et historien Laurent Delcour dans l'introduction de l'ouvrage *Sport et mondialisation*⁵⁸, «[...] le sport est aussi devenu une industrie particulièrement lucrative à mesure qu'il s'est transformé en spectacle global, en culture et en objet de consommation de masse à l'échelle de la planète. [...]»

Avec la croissance des investissements de l'industrie du sport, l'augmentation sans cesse croissante des chiffres d'affaires, la flambée vertigineuse des revenus des sportif-ves de haut niveau et les coûts de plus en plus exorbitants des transferts, ces droits sont représentatifs de l'importance économique prise par le sport et sa mise en spectacle. Si ces droits génèrent un bénéfice considérable pour leurs détenteurs, en particulier lorsqu'ils sont en position de monopole (FIFA, CIO, etc.), les spectacles sportifs qui leur sont associés se sont transformés en formidables vitrines publicitaires pour quelques firmes, équipementiers sportifs (Adidas, Nike, Puma, etc.) et transnationales venues d'autres secteurs d'activités.

68

« Ces transnationales ne sont évidemment pas les seuls acteurs économiques à avoir envahi massivement les stades. Magnats des médias (Murdoch, Berlusconi, Kirch, etc.), diffuseurs privés, riches hommes d'affaires, oligarques et opérateurs du secteur financier ont eux aussi investi le champ du sport, mettant la main, entre autres, sur de nombreuses équipes de football »⁵⁹. Si cette incursion du monde médiatico-financier dans son univers vient indéniablement bouleverser le système sportif, il modifie également grandement le rapport du public et des spectateur-ices de ces événements. À l'origine sport populaire par excellence, le football n'est aujourd'hui plus accessible au stade pour tous. Les supporters du Club Africain de Tunis en ont fait un slogan ;

58. Laurent Delcour (coord.), *Sport et mondialisation*, Syllepse, mars 2016.

59. *Ibid.*, p. 9-10.

« Créé par le pauvre, volé par le riche » qui pointe ce qui se déroule depuis plus d'une vingtaine d'années, à savoir une gentrification rampante des tribunes.

Selon les termes d'une étude de la Fondation Jean Jaurès, « Les stades sont abandonnés pour les catégories populaires, remplacées par les classes moyenne et supérieure aisées. Quant aux clubs, contaminés par l'idéologie de l'argent, ils sont obnubilés par la recherche du profit à court terme, abandonnés à une dérégulation mortifère et un égoïsme roi. Les joueurs se transforment en supports publicitaires, en actifs financiers qu'on s'échange sur un marché de gré à gré, telles des actions achetées et vendues en Bourse. Il s'agit de satisfaire la spéculation mercantile de riches investisseurs, plus intéressés par les dividendes à se partager que par le projet sportif ou l'intégrité physique et psychologique des joueurs »⁶⁰.

Le sport est devenu un business comme un autre, avec ses objectifs de rentabilité et de profit. Ainsi, le prix des places pour aller assister à un match de football est devenu impayable pour un grand nombre de personnes, celles-là même qui ont toujours fait vibrer les tribunes devenues des espaces sécurisés et aseptisés à même d'accueillir les classes supérieures et les actionnaires des clubs. Dans les divisions supérieures, fini les places debout, synonymes d'ambiance et de chants endiablés, place aux loges réservées aux VIP et aux espaces privatisés destinés à accueillir des personnalités qui viennent faire du réseautage plutôt que d'assister au match.

La majorité des enceintes sportives ont été achetées par des

60. « Le peuple des Loges. Quand les classes populaires se font chasser des stades de foot », Richard Bouigue & Pierre Rondeau, Fondation Jean Jaurès, 8 mai 2018.

sponsors afin d'offrir des liquidités aux clubs, dénaturant ainsi les stades où l'on vient dorénavant davantage pour voir une star individuelle achetée rubis sur ongle par les propriétaires du club plutôt que pour supporter un collectif qui mouille le maillot. Tout est prétexte à faire de l'argent, entraînant une désertion à petits pas des supporter-ices qui sont remplacé-es par une nouvelle élite. Par exemple, au Paris-Saint-Germain, une loge dans l'enceinte se négocie autour de 200.000 euros et jusqu'à 600.000 euros pour la loge Élite⁶¹. On est loin du stade comme lieu de brassage social et culturel tel qu'il l'était il y a encore quelques dizaines d'années où, dans un même espace, les gens étaient rassemblés pour vivre une passion commune.

« Unité de temps, unité de lieu, unité d'action : la dramaturgie du football est rassembleuse. Le stade est alors le miroir et le vecteur d'une société capable de vibrer ensemble, de faire corps, derrière son club, ses joueurs, son équipe nationale. C'est le lieu par excellence où l'on partage avec une foule d'inconnus les mêmes émotions partisans ; où les victoires et les défaites finissent par écrire un récit commun ; où les exploits sur le terrain – et les échauffourées aux abords – sont l'objet de discussions le lendemain ; où une identité, même fantasmée, se construit dans le lien qui unit l'équipe et son public ; où les solidarités de proximité se tissent entre supporters, tous habitués, tous abonnés. Lieu affectif, mémoriel, social, le stade va évoluer avec l'avènement du football moderne qui place la rentabilité financière au cœur des priorités des propriétaires des clubs »⁶². Avec la création des loges et autres espaces VIP, le stade se morcelle, perd cette unité. Il n'est plus le lieu où se retrouver et partager une expérience commune et devient un lieu où se distinguer et se divertir. Les personnes présentes ne se sentent plus liées à un destin commun puisqu'elles ne

61. *Ibid.*

62. *Ibid.*

partagent plus d'émotions, d'histoires, de mémoires collectives. Au fil des années, les enceintes sont devenues des enceintes de spectacle bourgeois. À cela est venue s'ajouter la monétisation des droits de diffusion, éloignant encore davantage le public populaire des événements sportifs.

Dans son ouvrage *Ce que le football est devenu*⁶³, Jérôme Latta nous apporte un éclairage conclusif intéressant : « Cette industrie reste fragile, mais elle poursuit sa fuite en avant. Aussi sa paradoxale prospérité continuera-t-elle de reposer, tant qu'elle s'inscrira dans cette quête de croissance infinie, sur le creusement des inégalités et sur de profondes altérations du football en tant que sport, spectacle et culture populaire. [...] Au péage à l'entrée des stades s'ajoutant celui des chaînes de télévision payantes, on a assisté à une mise à l'écart globale des spectateurs issus de milieux défavorisés. [...] Mais, partout, l'accès payant aux retransmissions télévisées a transformé le football en spectacle beaucoup plus onéreux. On a évoqué, dans la partie précédente, la mise en minorité des spectateurs locaux les plus fervents en regard de la masse des fans internationaux, la contradiction entre people's game et global game. La part de revenus essentielle assurée par les "loges", auxquelles les nouveaux stades ménagent toujours plus d'espace, ce que le jargon marketing appelle "hospitalités" (accueil des sponsors, espaces loués à des entreprises, carré VIP) contribue aussi à amoindrir le sentiment d'importance des autres spectateurs, appelés à composer le décor et l'ambiance, et à consommer sans profiter, eux, de la gratuité (et du droit de consommer de l'alcool) qui prévaut dans les espaces privés où se rassemblent les pouvoirs économiques et politiques. L'antagonisme traditionnel entre les tribunes populaires (ou "virages") et les tribunes latérales s'est reconfiguré, les stades

63. Jérôme Latta, *Ce que le football est devenu. Trois décennies de révolution libérale*, Éditions Divergences, 2023.

composant une mosaïque complexe de territoires et de publics, dont le point commun est d'être méthodiquement exploités commercialement. Lors des finales européennes, les places allouées aux supporters, malgré une demande très élevée, ne dépassent pas toujours les 50 % – le reste allant essentiellement aux “partenaires” de l'UEFA »⁶⁴.

Cette relative privatisation des enceintes sportives s'accompagne d'importantes mesures sécuritaires. Gentrifier pour mieux pacifier pourrait être la devise de ces stades nouvelle mouture. Puisque les supporters violents ne peuvent être qu'originaires des classes précaires, il faut leur barrer économiquement l'entrée des stades. Mais cela va au-delà du simple prix des billets. En effet, de nombreuses nouvelles mesures sécuritaires se sont imposées ces dernières années. Et s'il peut paraître important d'imposer des mesures de sécurité légitimes afin de garantir le bien-être de toutes, il apparaît que certaines d'entre elles ciblent visiblement les supporters les plus modestes. En outre, les grands événements sportifs sont également devenus un prétexte pour tester ces dispositifs à grande échelle, comme nous avons pu le constater lors des Jeux olympiques de Paris 2024. « [...] les lois dites “olympiques”, adoptées respectivement les 26 mars 2018 et 19 mai 2023 qui accordent toute une série de dérogations réglementaires à l'organisation des JOP, au point que certains juristes n'hésitent pas à parler d'une véritable “*lex olympica*” qui subordonne le droit national. Pour ne citer que quelques exemples : en matière de sécurité, la reconnaissance faciale automatique sera par exemple autorisée dans la vidéosurveillance, ce que certains interprètent comme une expérimentation grandeur nature d'une technologie liberticide, à laquelle s'ajoute un dispositif de sécurité massif mêlant forces publiques (police, gendarmerie et armée) aux agents de firmes privées, ainsi qu'un ensemble d'interdictions de

64. Ibid., p. 153-154-155.

circulation dans certains périmètres jugés sensibles »⁶⁵. Éloigner, encore et toujours davantage ceux qui ne rapportent pas assez, pour le dire crûment.

C'est donc aussi la médiatisation mondialisée qui est venue transformer le sport en produit de consommation. *La société du spectacle* telle que conceptualisée par Guy Debord trouve tout son sens ici, puisque la médiation au travers des images crée elle aussi un gouffre entre ceux qui peuvent s'offrir le spectacle en s'abonnant aux chaînes payantes alors que les services publics, de principe accessibles à tous, se voient dépouillés des retransmissions gratuites traditionnelles. Le sport devenu marchandise tourne au fétichisme dénoncé par Guy Debord, dès la première phrase de son ouvrage *La société du spectacle*⁶⁶ où il énonce que « Toute la vie de sociétés dans lesquelles règnent les conditions modernes de production s'annonce comme une immense accumulation de spectacle ». Il y indique que, dans les sociétés spectaculaires, la marchandise est le vecteur des conditions économiques et sociales les produisant, ajoutant plus loin que le spectacle est appareil de propagande de l'emprise du capital sur les vies et, sans être un ensemble d'images, n'est rien de plus qu'un rapport social entre des personnes médiatisées par ces images. « Sous toutes ses formes particulières, information ou propagande, publicité ou consommation directe de divertissements, le spectacle constitue le modèle présent de la vie socialement dominante. Il est l'affirmation omniprésente du choix déjà fait dans la production, et sa consommation corolaire. Forme et contenu du spectacle sont identiquement la justification totale des conditions et des fins du système existant »⁶⁷.

73

65. Igor Martinache, « L'olympisme, stade suprême du capitalisme (de la fête) ? », *Revue française de socio-économie*, 2024/1, p. 9-10.

66. Guy Debord, Buchet-Chastel, *La société du spectacle*, 1967, réédité par Gallimard en 1992.

67. *Ibid.*, p. 7.

Alors que le prix des places pour les méga-événements sportifs explose, les spectateur-ices sont invité-es à rester chez elleux pour les regarder à la télévision, mais l'explosion des droits a conduit à une inflation du prix des abonnements, empêchant par là même leur visionnage par le plus grand nombre. Et qui dit télévision, dit aussi mise en scène, images spectaculaires et donc spectacle. Ces dernières années, de nombreux sports se sont ainsi adaptés aux demandes des chaînes privées, modifiant leurs règles pour rendre la pratique plus spectaculaire et percutante, intégrant la vidéo et autres technologies pour créer une certaine dramaturgie. Du volley qui a raccourci le nombre de points nécessaire au gain d'un set parce que les parties étaient trop longues à retransmettre à l'introduction du VAR (Video Assistance Referees) au football en passant par la suppression du deuxième faux départ éliminatoire sur les pistes d'athlétisme, les fédérations ont pris le pas de rendre leur sport plus télégénique. Si certains sports font encore de la résistance, à l'image des escrimeur-euses qui refusent la demande des télévisions de combattre avec des masques transparents plutôt que grillagés qui permettrait de les reconnaître au premier regard au détriment de leur sécurité, ils sont peu nombreux à ne pas céder aux diktats télévisuels. Car avide de spectaculaire, les chaînes de télévision privées ont besoin de ces changements. Ces derniers ont un coût, et cela se répercute une nouvelle fois sur les classes les moins aisées, qui, par corolaire n'ont plus accès au « spectacle » ni dans les stades, ni dans leur canapé. Le prix de vente de ce qui est devenu un spectacle, les chaînes publiques, bien moins financées par la publicité que leurs homologues privées, ne peuvent pas le payer. D'autant que les gouvernements parfois eux-mêmes s'en mêlent en ouvrant le marché de la diffusion sportive au privé. Pour la Fédération Wallonie-Bruxelles, on note dans la déclaration gouvernementale « La RTBF adoptera une approche conforme au marché et soucieuse des coûts. Elle reverra dans ce cadre sa politique d'acquisition des droits de diffusion en clair de programmes, notamment sportifs, de telle

manière à ne pas empêcher les chaînes de télévision privées belges francophones qui le désirent de les acquérir au prix du marché»⁶⁸.

Mobilisons maintenant le concept de Jules Boykoff pour éclairer davantage comment les méga-événements sportifs sont des marqueurs de classe et la manière dont ils impactent la vie sociale. Prenant les Jeux olympiques comme exemple, il développe sa notion de « capitalisme de la fête » en s'inspirant de celui de « capitalisme du désastre » de la journaliste et autrice Naomi Klein. Car, si les Jeux olympiques nous sont vendus comme des événements fédérateurs dont les retombées pour la population sont forcément bénéfiques d'un point de vue social, architectural, politique, environnemental ou encore pour la santé, une analyse à posteriori démontre que ces objectifs sont rarement atteints.

Récupérés par le capitalisme, les Jeux olympiques sont devenus des événements commerciaux à mesure que les capitaux privés les ont investis. Dans ses recherches, Naomi Klein explique comment le néolibéralisme capitalise sur la catastrophe et exploite le trauma social. Ainsi, lorsqu'un désastre survient, les capitalistes s'associent aux gouvernements afin d'installer des politiques néolibérales fondées sur la privatisation et la dérégulation, profitant ainsi d'un état d'exception pour imposer leurs idées. Les Jeux olympiques ne font pas autre chose, pour Jules Boykoff, à savoir créer un état d'exception, non plus du désastre, mais de l'exubérance et de la fête et ouvrent la voie aux personnalités au pouvoir pour faire progresser des politiques qu'il aurait été impossible d'imposer en temps normal.

68. Déclaration de politique communautaire 2024-2029 adoptée le 16 juillet 2024 par le Parlement de la Communauté Française, <https://archive.pfwb.be/1000000020d90cd>, p. 69.

Le capitalisme de la fête, appliqué aux Jeux olympiques, présente six caractéristiques : « Premièrement, il prend place durant un moment de “fête” exceptionnelle où les règles normales de la politique peuvent être temporairement suspendues. Deuxièmement, le Comité International Olympique et les médias de masse s’associent pour créer et diffuser un spectacle politico-économique. Le CIO joue un rôle pivot, chorégraphiant le spectacle et nourrissant les histoires et les images de la machine. Une troisième dimension est la commercialisation festive qui permet de rallier l’appui de la population pour les Jeux. Quatrièmement, le capitalisme de la fête donne un grand coup de pouce à l’industrie de la sécurité et aux unités de police locale chargées de prévenir le terrorisme, d’empêcher la contestation politique et de sauvegarder le spectacle. La structure sécuritaire construite pour combattre le terrorisme peut ainsi être déployée pour supprimer ou intimider les actes de contestation politique. Cinquièmement, le capitalisme de la fête est soutenu par les revendications de bien-être environnemental et social. [...] Et dernièrement, le capitalisme de la fête dépend de la formation de partenariats public-privé qui sont généralement déséquilibrés en faveur des entités privées en termes de montant investi, de bénéfice et de risque. »⁶⁹ L’universitaire Jean-Michel Decroly appuie ce propos dans son ouvrage intitulé *Les Jeux olympiques en valent-ils la chandelle ?* lorsqu’il évoque l’évolution des JO ces cinquante dernières années. S’il pointe le fait que les dossiers de candidature tendent à promettre des événements grandioses, tout en minimisant ce qu’ils coûteront vraiment, il affirme que le régime juridique dérogatoire ou d’exception mis en place lors des Jeux olympiques « se traduit par l’adoption de législations qui facilitent l’expropriation, allègent les dispositifs d’évaluation des projets, accélèrent l’approbation des plans d’aménagement et réduisent

69. <https://saccage2024.noblogs.org/files/2021/07/boykoff-v5.pdf>

certains droits des travailleurs. »⁷⁰ Et d'ajouter « Dans la longue liste des héritages olympiques pris en compte par le CIO, on distingue généralement les traces tangibles des traces intangibles. Les premières correspondent aux héritages urbanistiques des Jeux : les nouveaux équipements sportifs et non sportifs (village olympique et centre des médias) et les aménagements dont la réalisation a été facilitée par l'organisation de l'événement, que ce soit des logements ou des infrastructures urbaines. Les secondes comprennent un ensemble large, aux contours mal définis, de transformations sociales à long terme, censées être positives. Pêle-mêle, on y retrouve une amélioration des conditions d'existence des habitants, le développement de leurs compétences, l'augmentation de leur participation à des activités sportives mais aussi le renforcement de leur sentiment de fierté civique »⁷¹.

Et concrètement, cela donne quoi ? Si l'on doit résumer en deux mots, nous pourrions dire que c'est le public qui paie (et pas uniquement financièrement) et le privé qui profite. Prenons ici le temps de déployer quelques exemples afin de rendre notre propos plus consistant.

77

Lors des Jeux olympiques de Londres en 2012, plus de 400 kilomètres de voies de circulation ont été privatisés pour faciliter le déplacement des athlètes, des corps médicaux et des officiels du CIO, mais aussi de l'ensemble des entreprises sponsors. À Paris, en 2024, le prix du ticket de métro a été doublé durant la période des Jeux. Que ce soit à Rio en 2016, à New Delhi pour les Jeux du Common Wealth en 2010 ou à Paris plus récemment, les projets d'embellissement de la ville impliquent le refoulement physique des personnes jugées indésirables. Le ministre du développement social de Delhi, Mangat Ram Singhal, le formulait

70. Jean-Michel Decroly, *Les Jeux olympiques en valent-ils la chandelle ?*, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2024.

71. *Ibid.*, p. 158.

ainsi : « Nous autres, Indiens, sommes habitués aux mendiants mais pas les Occidentaux donc il va nous falloir nettoyer. Nous les attraperons tous »⁷². Cette promesse, il l'a tenue, puisque, selon le gouvernement de Delhi, 7450 mendiant-es auraient été interpellé-es entre 2007 et 2009. Les vendeur-euses de rue se sont vu-es interdire de pratiquer leur activité durant la durée des Jeux. À Rio, les autorités ont construit des kilomètres de murs afin de rendre invisible une partie importante de la population carioca, isolant ainsi les communautés défavorisées du reste de la ville.

Dans la même veine, la préfecture de police de Paris a donné ordre « d'inciter » les personnes sans chez-elles à quitter la région parisienne et a multiplié les évacuations et expulsions de camps et de squats en amont des Jeux dans ce qui s'apparente à un nettoyage social. Selon les données du COHRE (Center on Housing Rights and Evictions), les chantiers liés directement ou indirectement aux Jeux olympiques ont conduit à ce qu'environ 700.000 personnes perdent leur domicile depuis 1988 dans les villes hôtes. En outre, les expulsions de logements touchent principalement des personnes issues des classes populaires, souvent racisées, qui disposent de moins de moyens pour faire valoir leurs droits. Lors des Jeux olympiques de Londres, « de nombreuses enquêtes ont montré qu'en dépit, là aussi, de promesses de création massive de logements sociaux dans certains quartiers de l'est de la ville, l'événement a en réalité non seulement contribué à accélérer la dynamique de gentrification de la capitale britannique et à alimenter ce que Saskia Sassen qualifie de "logique de l'expulsion", mais s'est également accompagné d'une privatisation (*corporatisation*) agressive de l'espace public, sous la forme de son appropriation par les grandes firmes sponsorisant l'événement, restreignant d'autant pour les habitants le "droit à la ville" théorisé par Henri Lefebvre. »⁷³

72. Ibid., p. 153.

73. Ibid., p. 11.

Aussi, lors des dépôts de candidature, les retombées en matière de santé publique et d'infrastructures sont systématiquement valorisées alors qu'il est abondamment documenté qu'elles sont marginales. Les équipements construits donnent la priorité à des catégories très spécifiques d'infrastructures et se concentrent dans certaines zones de la ville ne prenant que pas ou peu en considération les besoins de la population locale ou des territoires situés hors des zones valorisées. On parle également d'« éléphant blanc » pour qualifier ces stades, arènes et constructions de grande envergure construites spécifiquement pour un événement avant d'être abandonnées à leur triste sort, faute d'être adaptés à d'autres usages que ceux pour lesquels ils ont été conçus. On pense notamment au complexe olympique d'Athènes construit pour les JO de 2004 et aujourd'hui à l'abandon, au tremplin de saut à ski construit à Grenoble pour les JO de 1968 et inutilisé depuis 1989 ou encore au village olympique de Sotchi en Russie devenu une ville-fantôme.

Enfin, la tenue des Jeux olympiques entraîne systématiquement la mise en place de programmes spécifiques destinés à encourager la pratique du sport. On se souvient de la tirade de Tony Estanguet, président du comité d'organisation des JO de Paris, au sujet des intentions derrière son label « Génération 2024 » lorsqu'il affirmait dans tous les médias qu'il voulait sanctuariser la pratique du sport en France, affirmant : « Avec les Jeux, on veut que chaque Français fasse plus de sport ».

Il paraît compliqué d'évaluer l'impact concret de l'évolution de la pratique sportive des populations nationales lorsque des événements sportifs sont organisés dans leur pays, la relation de cause à effet n'était pas toujours évidente. Jean-Michel Decroly a pu prendre connaissance d'une étude menée en marge des Jeux olympiques de Sydney et affirme : « Les auteurs suggèrent d'ailleurs avec ironie qu'à cause des Jeux, les Australiens seraient devenus davantage supporters que sportifs ! Finalement, si les

Jeux olympiques ont bel et bien des retombées sportives dans les pays qui les accueillent, ces retombées concernent surtout le sport de haut niveau. En amont d'une édition, les pouvoirs publics n'hésitent pas à augmenter les budgets dédiés au sport, mais réorientent ceux-ci vers l'élite sportive, en particulier dans les disciplines susceptibles de rapporter des médailles. Comme en plusieurs autres domaines, les Jeux contribuent donc à accroître les inégalités : entre sport amateur et sport d'élite, mais aussi entre des disciplines peu accessibles à l'ensemble de la population et d'autres pratiquées par des personnes issues de tout le spectre social. »⁷⁴

Là aussi, donc, les classes populaires sont laissées sur le bord de la route. Hogler Preuss est professeur d'économie et de sociologie du sport à l'Université Johannes Gutenberg de Mayence. Il est un des principaux spécialistes des aspects économiques liés aux Jeux olympiques et aux méga-événements sportifs. Il affirme qu'il y a, à chaque édition, des perdant-es et des gagnant-es. Ainsi, un legs positif pour les classes pauvres signifie un legs négatif pour les classes plus aisées, et réciproquement. Et que donc il faut poser des choix et donner la priorité soit aux besoins du capital, soit aux besoins humains... et la balance penche souvent du même côté.

Ce que le genre fait au sport

Aborder le genre au sein du monde sportif embrasse une telle quantité de points d'attention que le tout mériterait bien davantage qu'un texte au sein d'une étude aussi vaste que celle qui nous occupe. Néanmoins, cet article entend poser les bases de cette réflexion plus large en mettant en avant les enjeux essentiels de la prise en compte du genre dans le sport. Il apparaît effectivement que de nombreux freins existent pour les personnes FINTA⁷⁵ qui souhaitent s'investir dans ce domaine, qu'il s'agisse de la pratique en elle-même, mais aussi de l'encadrement ou de la gestion au sein des instances qui la régulent.

“ La question du corps de la femme est traitée de manière extrêmement différenciée, en comparaison de celle du corps de l'homme. Mais ce n'est pas que le corps, c'est aussi les vêtements, le comportement, etc. J'ai l'impression que lorsqu'il s'agit de couvrir des équipes féminines ou des sportives individuelles, beaucoup d'autres paramètres vont être analysés et décortiqués, en dehors de la performance sportive. Mais c'est vrai que les femmes n'apprennent pas, ou en tout cas moins que du côté masculin, à avoir un corps qui performe, un corps qui est là uniquement pour la performance, et non pour être un objet de désir, pour être nécessairement beau ou esthétique, mais conçu pour performer.

”

81

La question du corps et de sa perception est centrale lorsqu'une personne FINTA souhaite se mettre au sport. Mais elle est loin d'être la seule. Le facteur économique, l'accessibilité ou encore

75. Ce terme acronyme est utilisé pour désigner les personnes qui ne sont pas des hommes cis et celles qui ont été assignées femmes à la naissance – Femmes, Intersexes, Non-binaires, Transgenre et A-genre.

les pratiques culturelles peuvent également constituer de sérieux freins. Ceux-ci sont aussi alimentés par la représentation (ou la non-représentation) médiatiques des sportives, ainsi que par la composition des instances dirigeantes et des équipes d'accompagnement des pratiquant-es. Le sport reste un système de production d'une idéologie de la masculinité et du pouvoir masculin malgré les évolutions perceptibles depuis quelques années. Comme le dit l'autrice Béatrice Barbusse dans son ouvrage *Du sexisme dans le sport*, « Aborder la place des femmes dans le système sportif ne se limite pas à leur pratique sur les terrains. La compréhension des phénomènes de discrimination réclame une perspective plus globale : hors des terrains, les femmes sont-elles présentes dans les instances sportives en tant que dirigeantes et salariées, dans les équipes en tant qu'entraîneuses ou cadres techniques, dans la presse sportive en tant que journalistes par exemple ? Au fond, dans quelle mesure le sport se conjugue-t-il au féminin, y compris dans le sport-business ? »⁷⁶.

82

Le sport est socio-historiquement masculin. Dès l'Antiquité, le sport est vécu comme un domaine réservé aux hommes afin qu'ils puissent y apprendre la virilité et la sociabilité masculine. Depuis toujours, c'est en s'exerçant à des jeux corporels que le jeune garçon apprend à être un homme. Par ailleurs, c'est également par le sport qu'au moment de la Révolution industrielle, les hommes vont pouvoir y créer un espace d'éducation à la masculinité alors que les femmes entrent sur le marché du travail, que l'entre-soi masculin du monde professionnel tend à disparaître et qu'ils ne sont plus les seuls à pourvoir aux besoins familiaux.

76. Béatrice Barbusse, *Du sexisme dans le sport*, Anamosa, 2022, p. 28.

Totalement exclues de la pratique sportive jusqu'au 19^e siècle, les femmes⁷⁷ se sont organisées de manière autonome, petit à petit et grâce à quelques pionnières, dont Alice Millat fut la chef de file, pour se frayer un chemin dans quelques disciplines telles que l'aviron, l'athlétisme et le football. Comme l'explique la socio-historienne Anaïs Bohuon, médecins, éducateurs et autres hygiénistes se sont longtemps écharpés à cette époque pour savoir si l'éducation physique pouvait être bénéfique aux corps des femmes, de peur qu'elles ne se « virilisent ». Ainsi, elles se verront cantonnées à des disciplines qui respectent leur « nature féminine ». Ce n'est qu'au cours du 20^e siècle que l'exercice physique s'institutionnalise et leur ouvre l'accès à de nouvelles disciplines, même si elles restent restreintes. Ainsi, ce n'est qu'en 1960 qu'elles seront autorisées à courir le 800 mètres et qu'en 2000 (!) qu'elles pourront sauter à la perche en compétition. Le sport est historiquement une activité masculine, faite par les hommes pour les hommes afin qu'ils restent des hommes. Ainsi « Tout dans le sport fait référence à la norme masculine, jusque dans le vocabulaire : “match d'hommes”, “match de mecs”, “avoir des couilles”, “une défense d'homme à homme”... Sans compter combien il est difficile aujourd'hui de penser certaines fonctions au féminin : “entraîneur” ou “entraîneuse”, “défenseure” ou “défenseuse” ? »⁷⁸

Une dernière illustration nous paraît exemplative : pourquoi est-il aujourd'hui encore nécessaire de parler de football féminin ? Serait-il différent du football masculin dont on ne mentionne jamais qu'il l'est, masculin ? Continuer à parler de sport féminin, c'est cantonner la pratique féminine à un espace confiné dont il est essentiel de le sortir pour le mieux-être de toutes.

77. Nous utilisons le terme « femme » à divers endroits dans ce texte lorsque les textes et les études sur lesquels nous fondons nos propos ne prennent pas la diversité de genre en considération. Le terme renvoie alors aux personnes qui se définissent comme telles.

78. *Ibid.*, p. 133.

Le corps et l'apparence

Elle n'est pas si loin l'époque où le cycliste et aujourd'hui dirigeant d'équipe Marc Madiot pouvait insulter la cycliste Jeannie Longo en direct sur les antennes de la télévision française en affirmant « Le sport doit avoir un côté esthétique. Quand on enlève le côté esthétique du sport, il y perd 50 %. C'est mon opinion personnelle, je n'engage que moi. Je n'aime pas le cyclisme féminin, j'ai le droit de ne pas l'aimer, j'ai le droit de ne pas apprécier. On m'a demandé mon avis là-dessus, je l'ai donné. Si elles veulent faire du vélo, c'est leur problème. [...] Elle, elle est belle dans l'effort, vous, vous êtes moche, je suis désolé [...] Je regarderai le cyclisme féminin le jour où elles mettront des maillots un peu plus jolis, des cuissards un peu plus jolis et des chaussures un peu plus jolies, c'est tout »⁷⁹. C'était en 1987. Si les choses ont évolué pour davantage de respect, les biais sexistes à l'égard du corps des sportives n'en demeurent pas moins encore présents. En témoigne la récente éviction du commentateur sportif Bob Ballard des antennes d'Eurosport pour les propos sexistes tenus en direct lors des épreuves de natation aux Jeux olympiques de Paris 2024⁸⁰.

84

“ Pour la quête de sponsor, une coéquipière s'était adressée à une marque de vêtements de sport. Elle avait reçu un échantillon, un legging et un t-shirt, pour voir si elle était digne du sponsoring ou pas (!!!!!). On lui avait demandé de faire une vidéo pour la voir habillée avec cet échantillon. Vu que c'était dans un cadre sportif, elle a enfilé les vêtements sportifs et s'est filmée en train de faire un entraînement de judokate, de pousser de la fonte, etc. Ils lui répondu qu'elle ne rentrait pas vraiment dans leurs critères et pour lui montrer ce qu'ils attendaient, ils lui ont envoyé des exemples

79. www.ina.fr/ina-eclair-actu/video/i21068628/vif-echange-entre-marc-madiot-et-jeannie-longo-a-propos-des-femmes-dans-le-cyclisme

80. www.lesoir.be/612751/article/2024-07-29/jo-2024-un-commentateur-britannique-exclu-apres-une-remarque-sexiste

de photos de filles qu'ils sponsorisaient. Il n'y avait que des photos où elles montraient leurs fesses, où elles se dandinaient dans des positions lascives. Et c'est ce qu'ils attendaient visiblement de ma coéquipière. Cette perception et cette sexualisation du corps des femmes sont fort présentes. Dans le cadre du judo, vu qu'on a une musculature qui est très développée, on nous compare sans cesse à des corps d'hommes, on nous qualifie de « bonhommes ». Ce regard impacte certaines sportives, notamment les plus jeunes. Moi, ce qui me frappait vraiment, c'était les comportements en salle de musculation. Certaines n'osaient pas trop pousser au *bench* parce qu'elles ne voulaient pas que leurs muscles des bras se développent. Par contre, tout ce qui était *squat*, ça allait, parce que c'est plus accepté d'avoir des bons fessiers. En outre, certaines bloquaient leur propre performance pour des questions esthétiques. Moi, je m'en foutais, je ne me suis jamais vraiment posé la question, j'étais contente que mon corps performe et cette dimension esthétique m'importait peu. Mais pour d'autres, c'était très important. ”

Les corps des sportif·ves sont leur outil de travail. En ce sens, ils doivent être entretenus et il faut en prendre soin. Mais cela a également pour conséquence qu'ils sont constamment mis en avant, tant pour les sportifs que pour les sportives. Or, la naturalisation historique des corps féminins et masculins n'est pas sans répercussion sur les sportif·ves. Si les hommes vont pouvoir mettre en avant leur corps sculpté par les entraînements, les femmes doivent, elles, tout en restant performantes, garder un corps svelte et gracieux tel que défini par les normes sociales. Ainsi, les sportives qui doivent sans cesse jongler entre les injonctions sociales et leur souci de performer. Si certaines d'entre elles ont pu, ces dernières années, mettre en valeur leur corps musclé (on pense notamment aux sœurs Williams, grandes joueuses de tennis) non pas pour démontrer qu'elles sont des femmes, mais bien parce qu'elles assument leur apparence corporelle d'athlètes,

la majorité des sportives tendent à montrer qu'elles peuvent être à la fois sportives avec toutes les qualités qui s'y rapportent, telles que la force, le courage, la combativité, tout en adoptant une apparence très féminine. Ce comportement, s'il est compréhensible et indiscutable à titre individuel, est à l'origine de l'hypersexualisation des représentations des femmes dans le sport, qu'il s'agisse de la publicité, des affiches de compétition et autres films et séries. « Le fait que les sportives souhaitent à tout prix revendiquer leur féminité en exhibant leurs atouts féminins est compréhensible sur le plan individuel », explique Béatrice Barbusse, « mais les travaux sociologiques montrent que ce faisant, elles ne font que reproduire sur le plan collectif les stéréotypes de genre et l'infériorisation des femmes dans le sport »⁸¹.

86 “ C’est vrai que les athlètes féminines sont sans cesse dans cette contradiction où le milieu exige une certaine forme de corps pour performer le mieux possible, ce qui est parfois contradictoire face aux injonctions de féminité imposées par la société, et parfois même par le regard des hommes du milieu sportif qui les entoure. Il faut donc sans cesse jongler avec ces aspects très contradictoires et pas du tout facile à gérer. ”

La pratique sportive étant un des derniers bastions des identités pures de genre en raison de la dichotomie des sexes qu'il impose pour établir les classes de performance, il reste un domaine où les femmes demeurent infériorisées dans la mesure où la société patriarcale dans lequel il se déroule impose cette domination masculine. C'est ainsi, par ailleurs, que le monde du sport rejette les gays et les lesbiennes, qu'il impose les tenues que doivent porter les sportives ou encore qu'il renvoie à leur cuisine les femmes enceintes et les mères, même si les choses ont bien évolué ces dernières années. Les joueuses de beach-volley ont

81. *Ibid.*, p. 165.

récemment obtenu le droit de porter un short plutôt qu'un bikini, les joueuses de tennis ont vu leur combat pour porter autre chose que des vêtements blancs (problématiques notamment en période de menstruations) à Wimbledon aboutir, la judokate Clarisse Agbnégénéou a reçu l'autorisation d'allaiter son nourrisson dans les salles d'échauffement au tournoi de Tel-Aviv. Et ce ne sont là que quelques exemples de prises de position fortes de la part des sportives pour permettre que le sport sorte de cet entre-soi masculin lorsqu'il est question du corps des sportives.

“ À un moment durant mon adolescence, j'ai eu des règles très douloureuses. Et je me souviens que j'étais allée voir ma coach lors d'un entraînement parce que j'avais vraiment trop mal au ventre. Elle m'a dit « mords sur ta chique ». C'est compliqué, dans ces cas-là. Moi, à la BBJJA, j'essaye au maximum que ce soit un sujet qui puisse être abordé. Avec les collègues ou les athlètes sur le tatami, il faut pouvoir en parler librement. Ne fut-ce que dire le mot « règles », de pouvoir l'aborder de manière naturelle, rappeler qu'il n'y a aucune honte. Je vois encore à l'heure actuelle, certains réflexes que nous avons déjà à l'époque. Puisque nous portions des kimonos blancs, la plupart du temps, notre plus grande préoccupation était que ça ne se voit pas, qu'il n'y ait pas du sang qui déborde. Avant même de se poser la question de savoir si c'était une bonne idée de s'entraîner intensivement lorsqu'on était réglée ou s'il fallait prendre des compléments, s'il était judicieux d'aller au-delà de la douleur, etc. Et donc oui, certaines filles ne s'entraînent pas quand elles ont leurs règles. Je crois que c'est parce que c'est un tel inconfort, une telle gêne, qu'elle s'abstiennent. Parfois, ça peut aussi être à cause des douleurs, mais je ne pense pas que cela soit majoritairement le cas. Elles se privent d'une semaine par mois d'entraînement. ”

Enfin, cette dichotomie des sexes dans le monde du sport demeure extrêmement problématique dès lors qu'il est question des tests de féminité qu'il impose depuis 1966, avec des variantes quant à son mode de fonctionnement. « Dans les années 30, un certain nombre de sportives participant à des épreuves d'athlétisme font l'objet d'un véritable procès de *virilisation* en raison de morphologies jugées trop masculines : les athlètes ont “trop de muscles”, des épaules “baraquées” ou “trop carrées”, “pas assez de poitrine”, des “hanches gommées”, ou encore une pilosité “anormalement abondante”. Ces athlètes femmes se rapprochent des hommes non seulement par le physique, mais aussi par leurs performances : leurs records extraordinaires réduisent de plus en plus l'écart entre les sexes. Au lieu d'ébranler la croyance en l'existence naturelle de catégories de sexe fondées sur des différences supposées biologiques, des soupçons sont émis quant au sexe de ces sportives »⁸². C'est ainsi que, dans les années 1960 est apparu le certificat de féminité.

88

Avant 1968, ce document était délivré après un contrôle gynécologique où seul le sexe apparent était pris en compte. Il est ensuite remplacé par le test du corpuscule de Barr, un test qui permet de détecter la présence d'un deuxième chromosome X. Peu fiable, ce test est enfin remplacé en 1992 par le test PCR/SRY qui établit la présence ou l'absence d'un chromosome Y. Outre le fait que l'application de ce test met en évidence le traitement asymétrique des sexes, puisqu'aucun sportif homme n'a jamais été soupçonné d'être une femme, il va totalement à l'encontre des nombreuses dimensions de l'identité sexuelle, certaines personnes pouvant avoir un sexe chromosomique, gonadique et apparent différent de leur sexe psychologique et social.

82. Anaïs Bohuon, « Sport et bicatégorisation par sexe : test de féminité et ambiguïtés du discours médical », *Nouvelles Questions Féministes*, 2008/1, Vol. 27, p. 80.

Si cette binarité n'est pas propre au monde du sport, la corporalité omniprésente en son sein en fait un réel problème pour toutes les personnes qui n'entrent pas dans ces cases, ou tout simplement dont le corps ne correspond pas aux normes standardisées. La gestion des identités sexuées est rendue extrêmement violente pour les personnes intersexes et les personnes trans qui se retrouvent exclues de nombreuses disciplines dont le cadre binaire paraît totalement rétrograde. En effet, le sport reste le dernier système fonctionnel où la ségrégation sexuelle est acceptée sans que cela soit perçu comme une discrimination. Et c'était sans compter sur l'arrivée de Trump au pouvoir aux États-Unis, lui qui a signé le 5 février 2025 un décret demandant aux responsables gouvernementaux de prendre des mesures pour interdire le sport féminin aux athlètes transgenres⁸³. Lors de cette signature, il a ajouté qu'il ne permettrait à aucune athlète transgenre de fouler le sol américain pour participer aux prochains Jeux olympiques qui se tiendront à Los Angeles en 2028, lançant « À Los Angeles, en 2028, mon administration ne restera pas les bras croisés à regarder des hommes battre des athlètes féminines ».

« En ayant instauré le test de féminité, le monde médical sportif s'est trouvé confronté à cette volonté de rechercher une distinction naturelle des identités sexuées, fondement impossible à définir car les critères (organes génitaux, gonades, hormones, chromosomes), sont tous plus faillibles les uns que les autres. [...] En rattachant des caractères établis ou supposés de la femme à une "nature féminine", les médecins renforcent un construit social et légitiment une norme à laquelle se réfère le monde sportif. L'instauration du test de féminité révèle donc comment la nature sexuée est conçue par la science et la société, notamment dans la sphère des activités physiques et sportives, domaines du corps et souvent de la domination masculine par excellence »⁸⁴.

83. www.rtb.be/article/donald-trump-signe-un-decret-pour-exclure-les-athletes-transgenres-des-sports-feminins-11499904

84. *Ibid.*, p. 90.

Les aspects socio-culturel et économique

Les rôles et les rapports genrés constituent des freins importants pour la pratique sportive des personnes FINTA. Le sport étant un miroir de la société, il est aisé de comprendre que les valeurs culturelles et les normes sociales s'y retrouvent pareillement représentées. Ainsi, certains sports vont être privilégiés par ces dernières puisqu'elles correspondent aux normes sociétales. Dès lors qu'on attend d'elles qu'elles se comportent selon les principes patriarcaux traditionnels, il est compliqué pour elles d'envisager même la pratique de certaines disciplines. Pourtant, les choses évoluent vers davantage d'ouverture en direction de sports dits masculins, même si ce n'est pas le cas partout à travers le monde. En effet, dans de nombreux pays, déroger à ces normes et codes sociaux peut être perçu comme une provocation publique, avec toutes les conséquences que cela engendre pour les personnes qui les enfreignent.

90

L'accès au sport historiquement associé à une masculinité virile est loin d'être une sinécure. Tout comme il peut être extrêmement compliqué pour des personnes gays ou lesbiennes de se lancer dans la pratique d'une activité dont il est de notoriété publique qu'elle véhicule des idées homophobes, notamment via les messages des publics qui y assistent. D'ailleurs, il n'est pas étonnant, dans ce contexte, que les coming-outs homosexuels de sportif-ves soient si peu nombreux, encore aujourd'hui. Les idéaux de virilité et de féminité véhiculés par les normes sportives y seraient vraisemblablement fragilisés, et les personnes concernées les premières victimes de cet ébranlement. Plutôt que de subir la vindicte populaire, iels préfèrent vivre caché-es.

Les sports de combat sont exemplatifs de cette résistance socio-culturelle. Alors que la lutte gréco-romaine reste à ce jour le seul bastion exclusivement masculin au programme olympique,

la boxe a longtemps tardé à sortir de son entre-soi genré. Ce n'est qu'au début des années 1990 que les femmes ont commencé à investir les salles de boxe, et encore, de manière clandestine. Il aura fallu attendre la fin de cette décennie pour que la boxe anglaise féminine acquière une reconnaissance officielle.

« Le sport offre un agencement spécifique conçu pour permettre aux hommes de manifester les qualités pour eux jugées fondamentales : la force, l'endurance, la résistance », affirme le sociologue Ervin Goffman. Et lorsqu'il s'agit de sports historiquement associés à la masculinité virile, les barrières à franchir sont encore plus élevées. Par leur pratique, les boxeuses viennent troubler les définitions binaires du genre qui imprègnent la pratique sportive. Cela ne s'est pas fait sans sacrifices des pionnières, et l'on constate qu'encore à ce jour, les boxeuses doivent se montrer ingénieuses, tant dans leur pratique que dans leurs discours, pour se faire une place, au risque de tenir des propos parfois essentialisant⁸⁵.

Comme l'explique la chercheuse Natacha Lapeyroux, « Si les boxeuses mettent en place une stratégie de résistance face aux représentations de genre binaire dans le sport, en parallèle, elles tiennent un discours qui affirme leur "spécificité" féminine dans leur manière d'appréhender la boxe, en faisant usage d'un essentialisme stratégique pour se différencier des hommes. Dans leurs discours, les boxeuses insistent sur les différences physiques et mentales entre les deux sexes. Les femmes seraient plus "techniques" et plus attentives à la beauté du geste en réintroduisant une forme d'esthétique "féminine" dans leur pratique,

85. L'essentialisme est un courant de pensée selon lequel les hommes et les femmes seraient différents par essence. Ainsi, il n'y aurait pas lieu de distinguer le sexe et le genre puisque le sexe d'une personne déterminerait son genre correspondant.

alors que les boxeurs, quant à eux, seraient “plus physiques”. L’incorporation de compétences considérées “féminines” dans leur manière de pratiquer la boxe permet aux boxeuses de se distinguer des hommes et d’éviter un *procès de virilisation* »⁸⁶. Procès qui se traduit, nous l’avons évoqué plus haut, par la contrainte de devoir se soumettre à un test de féminité aussi intrusif qu’inadéquat. Nous ne pouvons clore ce paragraphe sans rappeler ce qu’a vécu la boxeuse algérienne Imane Khelif, championne olympique lors des Jeux de Paris, dont la victoire fut immédiatement remise en cause par son adversaire ainsi que de nombreux-ses observateur-ices en raison de sa « masculinité »⁸⁷.

Enfin, et ce n’est pas le moindre aspect à prendre en considération lorsqu’il s’agit de la possibilité pour les personnes FINTA de pratiquer un sport, la question du temps disponible reste à poser. Selon une étude menée par la chercheuse Dee Dlugonski auprès de 24.772 personnes à travers le monde⁸⁸, il apparaît que plus de la moitié des femmes ne font pas autant de sport qu’elles le voudraient. Parmi les obstacles évoqués, le manque de temps arrive en première position pour 74 % d’entre elles. En outre, toujours selon cette étude, « près de deux tiers des mères de famille évoquent la maternité comme principale raison de l’abandon d’une pratique sportive régulière. La répartition des tâches domestiques et des responsabilités familiales entre les hommes et les femmes a aussi un impact négatif sur le niveau d’activité physique des femmes ». La chercheuse note enfin que les hommes

86. www.revue-ballast.fr/boxer-contre-le-genre/#:~:text=Pendant%20les%20entraînements%2C%20les%20boxeuses,affilient%20au%20genre%20«%20féminin%20».

87. www.rtb.be/article/la-boxeuse-imane-khelif-qui-fait-l-objet-d-une-polemique-aux-jeux-olympiques-de-paris-n-est-pas-un-homme-11414400, ainsi que Imane Khelif face à une haine mondialisée paru dans le numéro 16 de la *Revue Déferlante*, p. 25-29.

88. <https://cms-static.asics.com/media-libraries/104744/file.pdf>

ont une perception différente des difficultés rencontrées par les femmes, et que seuls 34 % d'entre eux reconnaissent que le manque de temps soit pour elles un obstacle.

“ À la BBJJA, pour cette rentrée 2025, afin d'encourager plus de femmes à participer aux cours de sport, on va mettre en place une garderie. On essaye d'activer plein de projets qui ne seraient pas vraiment *bankable* pour un autre club sportif. À cet égard, là où nous sommes, à la frontière entre Koekelberg et Molenbeek, il y a énormément de travail. On essaye, à travers la pratique sportive, de créer un espace qui corresponde aux valeurs universelles du sport. On souhaite aussi, parce que beaucoup de clubs sportifs ne pensent pas cette dimension-là, s'adapter et intégrer les besoins et les spécificités des filles et des femmes. On essaye ainsi d'être accueillants pour tout le monde, sans exception. ”

Le second obstacle à la pratique sportive est son coût. Ainsi, quel que soit leur âge, à tous niveaux d'activité physique et partout à travers le monde, la question financière reste un frein important pour celles qui souhaitent pratiquer une activité physique. Cet obstacle universel n'est pas sans lien avec les représentations que l'on nous donne à voir des sportives professionnelles dans les médias. Même si les lignes semblent bouger ces dernières années, la rémunération des sportives professionnelles et l'implication des clubs dans le sport féminin de haut niveau restent marginaux par rapport aux investissements destinés aux hommes. Les écarts salariaux restent abyssaux, les infrastructures peu adaptées lorsqu'elles ne sont pas totalement inadéquates et les revendications pour davantage d'égalité restent encore fort peu entendues. On frôle encore souvent avec la caricature, même en 2025, lorsque la championne allemande de saut à ski Selina Freitag s'est vue offrir du shampoing, du gel douche et des serviettes éponges pour sa victoire lors des qualifications d'un concours là où son homologue masculin recevait 3.000 euros.

Quelques mots pour conclure

Si les questions du corps, de l'accessibilité financière et des contextes socio-culturels nous ont semblé importantes à creuser dans cet article, il nous paraît évident qu'ils sont loin d'être les seuls facteurs clés identifiés lorsqu'on évoque les questions de genre dans le domaine du sport.

En effet, la sécurité, l'accessibilité, l'entre-soi masculin des instances qui gouvernent et gèrent le sport – qu'il soit de loisir ou professionnel – les images que les médias nous donnent à voir sont autant d'éléments essentiels à prendre en considération pour englober de manière plus large encore la problématique, les freins et les obstacles, les violences subies, physiques et morales, par les personnes FINTA dans le domaine du sport à travers le monde. C'est la raison pour laquelle nous nous y pencherons plus avant dans une étude qui sera publiée ultérieurement, qui, outre le balisage théorique, se verra complétée par un guide pédagogique et didactique à destination des salles de sports et autres lieux d'accueil de ces pratiques afin de fournir des pistes d'ouverture au plus grand nombre de leurs espaces.

Réjouissons-nous, en attendant, de la nomination de l'entraîneuse islandaise Elisabet Gunnarsdottir à la tête des Red Flames, de la diminution (très) progressive des écarts salariaux entre les sportifs et les sportives professionnel·les, de la prise en considération de certaines revendications des sportives quant à leurs tenues vestimentaires, sur et hors des terrains, ou encore de la conscientisation de l'importance des questions de santé mentale grâce aux prises de parole de la tennismuse Naomi Osaka ou de la gymnaste Simone Biles... Ces avancées sont significatives, mais la route est encore longue pour que changent les mentalités. Les lignes bougent, preuve en est de ces quelques exemples, mais lentement au regard du travail qu'il reste à accomplir pour atteindre un objectif d'inclusivité et d'égalité.



